

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00
Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les Librairies

10^{ME} ANNÉE, No 520 - SAMEDI, 21 AVRIL 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

BUREAUX 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion 10 cents
Insertions subséquentes 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE PRINTEMPS. — TABLEAU DE M. SINIBALDI

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 21 AVRIL 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Le printemps, par Grive.—Carnet du "Monde Illustré."—Poésie : La débacle, par Albert Ferland.—Nos gravures —Racine et le théâtre.—Galerie Canadienne : Louis-Z. Joncas, député aux communes du Canada, par Faucher de Saint-Maurice.—Poésie : Printemps, Armand Sylvestre.—Soirée de gala (avec gravures), par Joseph Genest.—Une corbeille de légendes, par Fulbert-Dumonteil.—Chez le dentiste, par Pierre Wolfe.—Un conseil par semaine.—Pour les dames.—Usages et coutumes, par Ann Sèph.—Carnet de la cuisinière.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Feuilletons.

GRAVURES.—Le printemps.—Portrait de M. L.-Z. Joncas, député aux Communes du Canada. — Hollande : Course en traîneaux.—La mode : toilettes de printemps.—Beaux-Arts : Saintes femmes au pied de la croix.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOUVEAU FEUILLETON

Nous sommes heureux d'annoncer aux nombreux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ que sous ce titre :

LE SECRET D'UNE TOMBE

nous allons leur donner, dans la première semaine de mai, un nouveau roman d'Emile Richebourg, le grand romancier populaire.

Jamais l'auteur si aimé de *Cendrillon, la fée de l'atelier*, n'a écrit une œuvre plus vivante, plus touchante, plus palpitante d'intérêt, que LE SECRET D'UNE TOMBE.

C'est un de ces roman de cœur comme Emile Richebourg seul sait les écrire.

Les principales scènes se passent dans la famille. L'action se déroule à Paris et ses environs, transporte le lecteur dans le midi de la France et un instant en Espagne. En un mot, ce roman est appelé à un immense succès.

A NOS CORRESPONDANTS

Nous avons l'honneur d'avertir nos correspondants que, à partir de la date de ce jour, nous ne rendrons plus les manuscrits, copies, etc., qui nous seront envoyés pour être publiés.

Les correspondants qui désirent conserver une copie originale des articles qu'ils nous transmettront, devront donc, désormais, en garder eux-mêmes un duplicata.

LE PRINTEMPS



Tous les chauds rayons du soleil de mars, la neige s'est peu à peu fondue. Les pendeloques aux mille reflets se sont détachées des grands arbres. Les sapins ont secoué leurs têtes poudrées de frimas, et étalent coquettement la fraîcheur de leur verdure. Les ruisseaux débordants ont inondé la plaine ; puis, franchissant les obstacles qui la retenait captive, la masse des eaux, tantôt se précipitant écumante et rageuse au fond du ravin, tantôt se perdant en un doux murmure sous l'épais tapis de mousse, d'autrefois tombant en cascades diamantées aux reflets chatoyants, a pris sa course vers le grand fleuve. L'érable généreux a fourni son contingent à la transformation générale, en versant aux humains son délicieux nectar. La brune hirondelle est revenue à l'ancien nid.

Et la débacle ? Qui de nous n'a admiré ce spectacle grandiose, n'a prêté l'oreille à ce bruit sourd comme le grondement lointain du tonnerre, sinistre avant-coureur de l'imminente rupture des glaces ? Qui n'a vu, avec un involontaire frisson de frayeur, les glaces s'amonceler en digues énormes, labourer les flancs des îlots, emporter les ponts, déraciner les arbres de la rive, rompre les écluses du moulin ?... Pais, la masse compacte, sous l'impulsion du vent, est descendue rapidement vers l'embouchure du fleuve.

Dans la splendide vallée du Saint-Laurent, le printemps se revêt d'un incomparable charme. Au nord, les Laurentides d'un bleu suave, se détachent sur un fond d'azur tendre ; à leurs pieds s'agite un peuple plein d'ardeur et de vie, un peuple qui marche dans la voie du progrès, et prépare à la génération future un avenir riche de belles promesses. Le paisible cultivateur, déposant en terre la semence que le Tout-Puissant fait germer et fructifier, se fait ainsi la main d'œuvre du bon Dieu, et, à ce titre, il semble que le printemps soit chargé par le divin Maître de le rémunérer de ses peines en le comblant de ses dons variés, charge dont il s'acquitte avec une munificence toute royale. Pour l'homme des champs, au cœur vierge des grandes passions, le rossignol, le merle, la grive épuisent le mélodieux répertoire de leurs chants, remplissant d'harmonie l'air et les grands bois. C'est à ses yeux éblouis que la nature fait miroiter les plus beaux bijoux de son écrin : plumages aux délicates nuances, corolles aux couleurs riches et variées ; c'est pour lui que l'amour chante au fond des nids, que la brise se charge de délicieux parfums, de mystérieux arômes ; pour lui, Flore et Faune, rivalisant de richesses et de prodigalités, jettent à profusion la verdure et les fleurs.

O printemps, j'aime les splendeurs de ta beauté naissante ; voilà pourquoi, m'appuyant sur cette parole d'un grand saint : "Aimez et faites tout ce que vous voudrez," ma plume novice ose tracer quelques mots à ta louange. Je t'aime, ô présent divin, qui nous apportes la renaissance et la jeunesse : sous ton souffle amoureux, enveloppant la terre de ses chaudes effluves, se produit chaque jour une éclosion nouvelle de fraîcheur et de richesses. J'aime tes brises légères et parfumées se jouant dans les blonds cheveux de mes enfants ; j'aime à la folie tes grands vents qui rendent plus mystérieuse et plus belle la voix du fleuve géant ; j'aime à voir alors, sur la vague mouvante, monter la barque du pêcheur ; j'aime à voir alors dans ces riveaux d'azur brodés d'étoiles la lune, aux reflets d'argent, se faire plus douce et plus radieuse.

J'aime le chant de l'oiseau, endormant le fruit de ses amours dans l'ombre de la feuillée. J'aime les accents de Philomèle exaltant la gloire de Dieu, son créateur, et les charmes de la nature, son amante. Ses accents, tantôt pleins d'un joyeux enthousiasme ou d'une sympathique et douce tendresse, tantôt graves et sublimes, élevant l'âme à la hauteur des cieux, vous tiennent sous le charme d'un inénarrable ravissement ; d'autrefois, son chant, d'une navrante mélancolie, enlace votre

cœur d'une douloureuse étreinte, fait monter à vos yeux des flots de larmes et vous fait rêver aux vieux bardes chantant les nobles aspirations, les douleurs et l'agonie de la Verte Erin.

A ces voix printanières, l'Eglise, notre Mère, mêle ses plus sublimes concerts, les vieux échos du temple répètent joyeusement l'Alleluia, pendant que tout dans la nature renaît avec le Christ qui ressuscite.

J'aime, quand Mai vient nous sourire, à voir les enfants rieurs, que les tristes jours d'hiver ont retenus au coin du feu, se précipiter en essaims joyeux sur les versants du coteau, sur le tapis mousseux des prairies où le printemps les convie au spectacle de ses beautés ensoleillées. C'est plaisir de les voir dans le miroir clair du ruisseau mirer leur espiègle et joli minois ; c'est plaisir d'entendre l'écho répercuter les éclats de leur joie enfantine. Ils disparaissent derrière le talus vert, se perdent dans les fouillis d'églantines et de roseaux, reparaissent grimant joyeusement sur les hauteurs fleuries, sautant comme les agneaux blancs du pré voisin.

Mais soudain, là-bas, à l'autre bout du frais sentier, une jeune fille, lente et grave, s'avance doucement, s'arrêtant à chaque fleur qui borde la route, contemplant avec avidité le soleil et le ciel bleu, s'enivrant d'air frais et pur ; elle savoure son dernier printemps : le destin l'a marquée d'un sceau fatal, encore six mois de soleil et de vie puis elle disparaîtra avec les dernières feuilles de l'automne. Pourtant, elle aussi sourit encore d'un pâle sourire à l'aspect de la verte saison ; un rayon de bonheur passe dans son regard alangui, et ses mains blanches tressent une blanche couronne de mugets, souvenir printanier qu'elle veut emporter au tombeau.

Hélas, tout ici bas s'évanouit : La jeune poitrine disparaîtra bientôt ; la troupe riante et enfantine ne prendra plus ses ébats dans la prairie ; les oisillons sortant de leurs nids essaieront timidement leurs ailes ; puis bientôt, hardis et triomphant, ils désertent la feuillée maternelle et s'élanceront à perte de vue dans les airs ; les épis passeront du vert tendre au blond doré, et dans la course rapide de l'année, le printemps s'enfuit vers le passé. A nous de le bien employer, de remplir chacun de ses jours rapides d'œuvres utiles et saintes que, par delà le tombeau, nous retrouverons dans les délices suprêmes d'un éternel printemps.

GRIVE.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Mgr Bégin, dont nous avons annoncé le départ pour l'Europe, a télégraphié à Mgr Taschereau pour lui annoncer son arrivée au Havre, après une heureuse traversée.

* *

Nous avons l'honneur d'accuser réception à M. W. Chapman, de son dernier ouvrage : *Le Lauréat*, et nous le remercions sincèrement de cet envoi gracieux.

* *

Le collège Saint-Joseph, de Lévis, vient d'ajouter la télégraphie aux matières enseignées jusqu'ici aux élèves qui le fréquentent. Le professeur est M. l'abbé Eugène Sirois. Bravo pour cette excellente innovation.

* *

On annonce que M. James R. Sovereign, le grand-maître des Chevaliers du Travail, fera, vers la fin de ce mois, un voyage au Canada. Il donnera, paraît-il, des conférences dans les grands centres ouvrier du Dominion.

* *

Cent-douze officiers brésiliens insurgés sont parvenus à s'évader du navire de guerre portugais où ils s'étaient réfugiés. L'amiral Da Gama dont on avait d'abord annoncé l'évasion, a refusé de quitter le navire. On dit que l'amiral Mello est victorieux dans le Nord.

Comme nous l'avons annoncé déjà, le bazar à l'Institution des Sourdes-Muettes est ouvert depuis lundi dernier. Chaque soir, il y a concert et divers autres amusements. Nous invitons le public à encourager, par leur assiduité à ce bazar, une œuvre si touchante et si indispensable.

* *

La Commission du Havre, de Montréal, vient d'adopter un projet considérable. Il s'agit de creuser, à Maisonneuve, un bassin immense, capable de recevoir les navires du plus fort tonnage. Ce bassin, qui sera creusé au nord de la rue Sainte-Catherine, aura 2 000 pieds de long et 1,200 pieds de large; on y accédera par un canal de cent pieds de large et de cinq cents pieds de longueur.

* *

Messieurs les élèves de la classe de Rhétorique du collège Sainte-Marie vont donner, mercredi, 18 courant, à huit heures du soir, une séance littéraire dans la salle académique du Gesù.

C'est une occasion pour les amateurs de belle littérature, d'aller encourager les efforts de ces vaillants jeunes gens qui seront un jour l'élite de notre société canadienne. De leurs rangs sont déjà sortis nombre d'hommes distingués dans les Lettres, les Arts, et les Sciences: allons donc en foule applaudir aux premiers succès de ces "écholiers" qui, sur les bancs obscurs du collège, préparent souvent à la patrie ses gloires les plus pures!

* *

Il est question d'organiser, à New-York, un grand concours international entre les hommes forts du monde entier.

Ce tournoi aurait lieu dans quelques mois, au Madison square.

On croit que les hercules suivants y prendront part: Sandow, Louis Cyr, Turk, Perfi et Wertsessa, de Vienne; George Singer, de Munich; Romulus, d'Italie; Wahlunger, de Suède; Hercules, d'Angleterre; Kramer, de Hollande; Mertens, de Belgique; Apollon, de France; Kennedy, des Etats-Unis; Kohler, de New-York; Nordstrom, de Brooklyn.

* *

L'Italie, fatiguée sans doute du poids énorme que lui a imposé la triple-alliance, revient un peu de son mauvais vouloir envers la France. Le roi d'Italie aurait déclaré que non seulement l'Europe veut la paix, mais qu'elle a, en outre, toutes les raisons possibles de la vouloir. Il envisage la guerre avec une sorte de terreur, disant que: "De quelque côté que soit la victoire, cela sera tellement épouvantable et donnera lieu à de telles hécatombes d'hommes suivies de tels ruisseaux de sang qu'aucun empereur, aucun roi ne peut y songer sans frémir pour ses armes.

"Où, toute l'Europe veut la paix elle a toutes les raisons pour la vouloir. Nous considérons toujours la France—malgré les légers nuages qui l'ont par fois obscurcie pour nous—comme une amie voisine ayant combattu pour nous et aux côtés de laquelle combattirent nos enfants.

"Mes soldats n'ont pas oublié les soldats français avec lesquels ils coururent les mêmes dangers et conquirent les mêmes gloires. Nous n'avons pas effacé de notre histoire les batailles de Solferino et de Magenta. L'avenir montrera que des deux côtés des Alpes l'amitié subsistera malgré tout et se retrouvera plus forte avec les années parce que les deux peuples sont frères par le sang comme ils furent frères dans les combats."

Ces paroles, comme on le comprendra facilement, ont une importance énorme, surtout étant prononcées par un monarque qui, naguère encore, ne songeait qu'à augmenter ses troupes et à les tenir sur un pied formidable.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—A. B. C., Québec.—

Envoyez-nous la poésie en question; nous la soumettrons à la rédaction.

R. R., Ottawa.—Votre *Matelot* sera livré à la publicité aussitôt que notre *Soirée de Gala* sera terminée, c'est-à-dire très prochainement. Quant à votre dernier article, il est de beaucoup inférieur à ceux que vous nous avez déjà envoyés; nous préférons ne pas le publier à présent, d'autant plus que vous avez d'autres travaux plus sérieux à nous envoyer.

J. L., Halifax.—Reçu votre nouveau travail qui sera publié sous peu. Notre dernier numéro a dû vous donner des nouvelles de votre *Coquette* poésie.

Z. M., Contrecoeur.—La charmante étude que vous nous avez transmise a été acceptée avec grand plaisir et paraît dans ce numéro. Quel dommage que les "grivés" soient si rares en notre beau pays!



LA DÉBACLE

Le fleuve dans son lit ne voulant plus dormir
Comme un jeune coursier frappé d'un coup de lance,
Terrible, impétueux, se redresse et s'élançe,
En rugissant si fort qu'il nous fait tous frémir.

Tandis que sur la rive on le voit rebondir,
Et qu'il semble agiter quelque crinière immense,
En tordant ses noirs flots dans sa sombre démence,
On entend par les cieux mille échos l'applaudir.

La glace avec fracas se brise, s'amoncele,
Forme un mont palpitant dont le sommet chancelle,
Et plonge dans l'abîme en frémissant d'horreur.

A le voir élever cette cime si fière
On dirait qu'il lui faut des volcans le cratère,
Pour épancher comme eux sa sublime fureur.

Albert Testard

NOS GRAVURES

BEAUX ARTS : LES SAINTES FEMMES

Le groupe plâtre de M. Vallet, que nous reproduisons aujourd'hui, nous paraît empreint de beaucoup de savoir et d'un sentiment très religieux. Les expressions sont émouvantes, les poses dignes et harmonieuses, les draperies superbes. Compliments sincères à l'auteur.

COURSE DE TRAINEAUX

Nous sommes en plein printemps. On nous signale toutefois divers pays où le froid règne encore avec intensité. En Hollande, entre autres, il paraît que les cours d'eau sont encore gelés, à tel point qu'on a pu, ces jours derniers, organiser des courses de traîneaux qui ont obtenu le plus vif succès. C'est le cas de dire qu'il faut profiter des derniers vilains jours, pendant qu'il en est encore temps, et avant que le soleil et la chaleur n'aient fait leur victorieuse apparition.

LE PRINTEMPS

M. Paul Sinibaldi a bien délicatement symbolisé, dans sa gracieuse composition, l'inégale et charmante saison qui est toute espérance et joie pour la nature entière. La silhouette féminisée de son printemps est légère comme la neige embaumée dont se couvrent les pommiers à l'approche de mai. D'un geste hiératique, cette image de la jeunesse semble évoquer la vie; son visage souriant appelle le sourire; la campagne renaît sous

ses pas au bruit des chansons et des frissons d'ailes. On sent, rien qu'à la voir passer, que le premier rayon de soleil a rempli son rôle de grand magicien et que les sombres jours d'hiver vont être oubliés en un instant. Doux privilège de la beauté! Nous ne vieillissons pas puisque de plus petits, suivis d'autres, viennent épanouir leurs faces rosées sous le ciel bleu; nous ne vieillissons pas, puisque le printemps revient à son heure avec ses fleurs, ses bourgeons d'un vert tendre, ses brises caressantes et ses parfums subtils.

TOILETTES DE PRINTEMPS

1. *Robe de soie grise, imprimée rose.*—Corsage montant, à revers de velours gris de fer, recouvert dans le bas par une cuirasse de drap blanc, drapée et croisée sur le côté par un chou de ruban. Manches flottantes à hauts poignets de velours gris de fer. Jupe ronde, froncée tout autour à la paysanne. Petit chapeau de tulle noir, très enlevé, orné par un pout de plumes d'autruche.

2. *Robe de lainage diagonale vert et mois.*—Corsage plat, orné dans le haut par un col à pointes et coupé au milieu par une dentelle garnissant tout le devant. Ceinture de ruban noir, nouée devant en nœud japonais. Manches demi-gigot, recouvertes en haut par un jockey très froncé sur l'épaule. Jupe cloche en biais, garnie dans le bas par trois petits galons Capote de tulle noir pailleté, garnie de petites fleurs des champs, mélangées à des nœuds de ruban.

3. *Toilette de lainage blanc, imprimée multicolore.*—Corsage froncé, orné dans le haut par un petit empiècement de velours noir, à pointes brodées, ornées de grelots. Haute ceinture cuirasse en velours noir, avec flot de coques à la pointe. Manches demi-gigot. Jupe nouvelle, tout unie. Petit chapeau cauchois, en tulle brodé, garni en dessus par un bouquet de fleurs des champs et une petite aigrette.

4. *Robe de lainage diagonale couleur vieux rouge.*—Corsage plat, très ouvert sur un gilet de drap blanc, à petite broderie rouge. Veste-boléro à grands revers de drap blanc. Petite ceinture de velours noir. Manches gigot. Jupe nouvelle, légèrement froncée tout autour de la taille. Chapeau de paille, orné en dessus par un papillon de velours, surmonté par une aigrette.

5. *Toilette de lainage muraille.*—Corsage plat, orné de broderie de soutache, encadré dans un revers plissé, en soie muraille et bleue, faisant jockeys sur les épaules. Ceinture de velours bleu. Manches flottantes, à hauts poignets. Jupe nouvelle, légèrement froncée à la taille et brodée dans le bas par des soutaches posées en biais. Chapeau de paille muraille, orné en dessus par des coques de ruban bleu. Ombrelle chinoise.

RACINE ET LE THEATRE

CONSEILS A SON FILS

Vous savez ce que je vous ai dit des opéras et des comédies. On doit en jouer à Marly. Il est très important pour vous et pour moi-même qu'on ne vous y voie point, d'autant plus que vous êtes à Versailles pour y faire vos exercices et non point pour assister à toutes ces sortes de divertissements. Le roi et toute la cour savent le scrupule que je me fais d'y aller; et ils auraient très méchante opinion de vous, si, à l'âge où vous êtes, vous aviez si peu d'égard pour moi et pour mes sentiments. Je devais avant toutes choses vous recommander de songer toujours à votre salut et de ne point perdre l'amour que je vous ai vu pour la religion. Le plus grand déplaisir qui puisse m'arriver au monde, c'est s'il me revenait que vous êtes un indévot et que Dieu vous est devenu indifférent. Je vous prie de recevoir cet avis avec la même amitié que je vous le donne.

Si vous voulez que les hommes meurent bien, commencez par leur apprendre à bien vivre.—PH. DE GRANDLIEU.



LOUIS-Z. JONCAS, DÉPUTÉ AUX COMMUNES DU CANADA

GALERIE CANADIENNE



Le député de Gaspé, aux Communes, a une tête sympathique, intelligente. Il a quelque chose du président Carnot. Il en a la taille, l'allure. Causeur agréable, écrivain clair, raisonné, convaincu, il est en voie de faire sa marque dans le journalisme canadien. Sa parole châtiée, vibrante, honnête est toujours écou-

tée par ses collègues d'Ottawa, et son amitié recherchée par ceux qui aiment les esprits élevés, cultivés.

Louis-Zéphirin Joncas est né à la Grande-Rivière, comté de Gaspé, le 26 juillet 1846. Son père s'appelait Léon Joncas, sa mère Esther Beaudin.

— Mon père, me disait-il dernièrement, a été mon premier ami. Il me traitait en camarade et il prenait plaisir à communiquer à ma naïveté d'enfant l'expérience de sa vieillesse.

Sa jeunesse se passa sur les bords de la mer à en aspirer les acres senteurs, à prêter l'oreille à ses éternels soupirs. Joncas s'occupait beaucoup de pêcheries et c'est sous le toit paternel que le jeune Louis apprit à aimer une spécialité qui plus tard devait le faire choisir par les délégués du monde entier comme président de la Commission internationale des pêcheries réunis à Chicago en 1893, et comme correspondant étranger du fameux *Smithsonian Institute* de Washington. Joncas fit ses études au collège Masson, à Terrebonne, puis alla étudier le droit à Montréal. Il promettait de faire un excellent juriconsulte lorsque des malheurs financiers frappèrent sa famille. Tout comme l'honorable M. Le Blanc, président aujourd'hui de l'Assemblée législative, il fut obligé, vers cette époque, de se faire instituteur pour vivre. Ces deux hommes arrivés maintenant aux honneurs, se reportent encore avec plaisir vers ces rudes heures de leur

jeunesse et plus d'un de leurs élèves, en voie de parvenir à leur tour, se rappellent encore avec émotion des leçons de leurs professeurs. L'enseignement porta bonheur à Jonas : à force d'énergie, de patience, de dévouement, il finit par reprendre le dessus. Pendant douze ans il exploita avec succès, les riches et importantes pêcheries du golfe Saint-Laurent qui fournissent aux Antilles, au Brésil, à l'Italie, à l'Espagne, au Portugal et autres pays étrangers le poisson qui est nécessaire pour bien remplir les exigences du carême et des jours maigres. A part de la gérance de ce commerce Joncas tenait aussi, dans la Gaspésie un grand bureau de comptabilité. Il s'y occupait des agences et des affaires que voulaient bien lui confier certaines maisons importantes de Toronto, Montréal, Halifax, Boston, Québec.

En 1876, il remplaça M. John Short comme shérif, de Gaspé. En 1883, il fut choisi par le gouvernement du Dominion pour le représenter à l'Exposition Internationale des Pêcheries, à Londres. Il s'acquitta avec grande distinction de cette difficile mission. Son urbanité, ses connaissances spéciales, son habitude du français et de l'anglais ne lui firent que des admirateurs en Angleterre. Ses conférences furent hautement appréciées par la presse anglaise. Le *London Canadian Gazette*, le *London Daily Telegraph* en firent les plus hauts éloges. Ce dernier journal disait que la conférence de M. Joncas était la plus importante, la plus claire, la plus documentée de toutes celles qui formaient partie des états de services de l'Exposition. En 1884, on pria M. Joncas de faire un travail sur le même sujet. Il devait être lu à Montréal, devant le "British Association for the advancement of Sciences." Ce fut un nouveau succès, et cette étude qui, à soixante pages à peu près, a été traduite en français, en allemand, en anglais et distribuées par toute l'Europe par ordre du gouvernement canadien. Une nouvelle édition de ce travail fut publiée, à Ottawa, en 1888 ; elle est maintenant épuisée, et le dernier exemplaire est entre les mains de son auteur.

En 1887, le commandant Fortin qui était député de la Gaspésie depuis 1867 fit part au public de sa décision de ne plus se représenter. Des raisons de santé le forçaient à prendre sa retraite. Qui de nous n'a pas connu ce colosse au cœur de Sœur de Charité, à la main large et toujours ouverte, à l'âme chaude et vibrante de patriotisme ?

Joncas était d'avance désigné pour lui succéder, et le 22 mars 1887 une majorité l'élevait aux Communes. Aux élections générales de 1891, il était réélu par acclamation.

En chambre, Joncas ne se prodigue pas, mais quand il se lève, il est toujours écouté.

Veux-t-on juger de son genre ? voici des fragments de l'un de ses discours :

" Lorsque nous considérons les milliers de milles de côtes maritimes qui offrent à notre travail d'inépuisables richesses, les cent mille marins qui, dans notre jeune pays, sont déjà, soit directement, soit indirectement, employés à l'exploitation de nos pêcheries ; l'énergie, la hardiesse et l'habileté de nos pêcheurs, que plusieurs d'entre nous ont vu à l'œuvre bien des fois, je ne puis m'empêcher de croire que l'avenir, l'avenir surtout des provinces de la Nouvelle-Ecosse, de Québec, du Nouveau-Brunswick et de l'Île du Prince-Edouard,—qui peut-être ne sont pas, dans toute leur étendue, aussi favorables à la culture que nos provinces de l'Ouest,—dépend beaucoup de l'encouragement et de la protection que nous donnerons à notre population maritime ; et qu'une des principales sources de notre prospérité nationale se trouve au fond de ces mers, dont jusqu'ici nous n'avons peut-être pas assez connu et apprécié la valeur.

" C'est à ces magnifiques pêcheries que nos voisins de l'Union américaine voulaient avoir accès. Ils prétendaient avoir, comme nous le droit de puiser à cette source de richesse. Le fait qu'ils ont tenu avec tant d'opiniâtreté au droit et à la liberté commune de les exploiter, l'empressement qu'ils ont toujours manifesté pour obtenir la jouissance de ces privilèges lucratifs et étendus, constituent la meilleure preuve de l'importance de leur possession et de leur valeur industrielle et commerciale. Et nous devons savoir gré au gouvernement actuel d'avoir compris l'importance et la valeur de cette propriété nationale et d'avoir pris les moyens de la défendre contre les empiètements de nos voisins, tout en conservant les bons rapports qui ne doivent cesser d'exister entre deux peuples qui ont des intérêts identiques à protéger."

En 1891, Joncas entra à la rédaction en chef de *l'Événement*. Il n'était pas étranger au journalisme : il écrivait depuis 1867. C'était surtout des chroniques, des lettres, des études spéciales qu'il envoyait à la *Presse*, au *Canadien*, à *l'Événement*, à d'autres journaux. Dans l'un d'eux—le *Canadien*, je crois—il avait déjà signé une série de dix sept lettres qui mériteraient d'être réunies en volume. Elles traitent de la Gaspésie.

Comme journaliste, Joncas s'applique à être renseigné, ferme et courtois. Il tient à la dignité du métier, ce qui ne nuit jamais, même dans les polémiques les plus fougueses. Il s'applique surtout à ne pas chercher querelle, mais gare à qui le touche, ce qui est naturel, même pour un homme de plume.

Son style est clair, châtié. Voici l'un de ses nombreux articles sur l'importante et châtouilleuse question du Patronage. Cet extrait vous donnera une idée de la manière de procéder du journaliste. Une longue et tranquille possession du pouvoir, une forte majorité dans une chambre d'Assemblée peuvent devenir et peuvent constituer un danger pour un gouvernement.

" Les ministres, les aviseurs de Sa Majesté, les chefs d'un parti politique, ont, tout comme le plus humble des mortels, leurs désirs, leurs ambitions, leurs passions, leurs faiblesses et leurs misères.

" En arrivant au sommet du pouvoir, où les a poussés la faveur populaire dans un jour d'enthousiasme, ils ont changé d'état, mais non de caractère.

" Ils ont augmenté leurs responsabilités mais ils ont conservé toutes les faiblesses inhérentes à la nature humaine, et à moins qu'ils n'exercent sur eux-mêmes et sur leur entourage—sur leur entourage surtout—une surveillance sévère et constante, ils sont d'autant plus exposés à errer et à semer les haines autour d'eux que les tentations et les épreuves sont devenues pour eux plus nombreuses.

" Le pouvoir est toujours encensé, et ceux qui le possèdent sont toujours entourés d'une foule de flatteurs qui ont plus en vue leurs intérêts à eux que ceux des hommes qu'ils flagornent.

" Bien rares sont les puissants de la terre qui peuvent compter sur les conseils d'amis véritables et sincèrement dévoués.

" Souvent, les gouvernants refusent les avis d'hommes d'autant plus sincères qu'ils sont modestes, pour suivre les inspirations de gens qui, à la première occasion, leur donneront le coup de pied de l'âne.

" Dans tous pays du monde les coteries sont devenues des plaies politiques, et elles sont la perte des gouvernements les mieux assis.

" Le népotisme, surtout dans les pays démocratiques comme le Canada, est un écueil qu'il faut soigneusement éviter.

" Je n'entends certes pas reprocher à un homme public le soin de ses intérêts, ceux de sa famille et de ses amis, mais il y a là un danger sérieux d'exagération.

" Il faut se garder de pousser le népotisme assez loin pour faire croire au peuple que les faveurs ministérielles n'appartiennent qu'à ceux qui portent tel nom, qui sont alliés à telle famille, ou qui sont de telle origine.

" De temps à autre, des journaux amis du gouvernement, protestent contre la manière dont se fait la distribution du patronage. On semble sourd à leurs avertissements.

" Les bureaux publics sont encombrés d'employés, dont souvent le seul mérite est d'appartenir à telle nationalité, ou d'être le fils, le frère, l'oncle, le neveu, le cousin ou l'arrière-cousin d'un ministre, de sa femme ou d'un des membres de son entourage, tandis que les enfants du peuple, instruits et compétents, sont privés de tout emploi.

" Toutes les faveurs semblent réservées pour quelques parasites braillards, tandis que les hommes sérieux mais modestes, les vrais travailleurs, ceux qui souvent se sont ruinés pour le triomphe d'une cause ou d'un parti, font antichambre, restent en arrière, sont ignorés et souvent même reçoivent des rebuffades.

" Les meilleurs amis ne sont pas ceux qui toujours applaudissent et approuvent quand même les actes d'un gouvernement, mais ceux qui parfois blâment et donnent un bon conseil en temps utile et opportun.

" Je crois rendre service en criant : Gare."

" Mais, n'exagérez-vous pas et ne donnez-vous pas trop d'importance à cette question de patronage," nous disait hier un homme politique marquant qui nous fait l'honneur de nous lire ?

" Nous n'exagérons rien quant à la proportion de faveurs ministérielles que reçoivent nos compatriotes et à Ottawa et dans les autres provinces de la Confédération.

" Au moyen de chiffres puisés aux sources les plus autorisées, et qui défont toute contradiction, nous avons prouvé : 1o. Qu'ayant droit à un tiers du patronage, à Ottawa, nous n'en recevons qu'un sixième ; 2o. Que dans la province de Québec la minorité anglaise qui ne forme qu'un sixième de la population, reçoit la moitié des sommes payées pour le service civil ; 3o. Que dans toutes les provinces où nous sommes la minorité on nous ignore complètement ou à peu près.

" Nous pourrions ajouter : non seulement on nous prive de la participation aux emplois publics, mais on veut même nous empêcher de parler notre langue et d'élever nos enfants dans la religion de leurs pères.

" Et tout cela sans motif, sans raison, en haine de notre nom et de nos convictions.

" Pourquoi se le dissimuler plus longtemps et nous bercer d'illusions ?

" Un groupe de fanatiques, qui tous les jours grossit, et recrute des adeptes, a juré notre asservissement, sinon notre anéantissement complet. Un serment solennel les oblige à nous combattre partout et toujours.

" Nous sommes avertis, pourquoi ne prendrions-nous pas de suite les moyens de nous protéger ?

" Devons nous attendre que la gangrène se soit mise dans la plaie que nous voulons cicatriser et que le mal soit incurable ?

" Donc, nous devons de suite prendre une détermination et agir avec prudence, mais aussi avec fermeté.

" De nouvelles concessions seraient inutiles, notre avis.

" Donnons-nous trop d'importance à cette question du patronage ?

" Nous ne le croyons pas.

" Tous ceux qui savent comment les choses se passent et se font chez nous, admettent que les employés des différents ministères sont des facteurs importants dans les nombreuses décisions auxquelles en arrivent les ministres lorsqu'il s'agit de décider une question, quelle qu'elle soit.

" Je pourrais multiplier ici les exemples de flagrante injustice que les nôtres ont eu à supporter, uniquement parce qu'un employé fanatique, ennemi juré de notre race, — et ils sont nombreux, — avait fait rapport contre nous.

" Les ministres eux-mêmes sont incapables de lutter contre la force d'inertie que leur opposent leurs employés en maintes circonstances."

Voici le polémiste, écoutons maintenant le conteur :

" Le 11 juin 1852, le vent soufflait avec rage, les vagues en furie se précipitant, venaient se briser sur les bancs de sable qui obstruent l'entrée de la Grande-Rivière. L'épouvante était dans tous les cœurs. Plusieurs pêcheurs, surpris au large par la tempête, n'avaient pas encore pu atteindre le port. . . . Ils sont là, à quelques encablures de la côte, dirigeant de frêles embarcations et balottés par l'élément en courroux qui, à chaque instant, menace de les engloutir. Du rivage, les épouses et les mères éplorées tendent les bras à leurs malheureux époux, à leurs enfants chéris qui n'osent approcher, craignant une mort qui leur semble certaine ; cependant, il faut se décider soit à périr en vue du port ou à essayer d'y chercher un refuge en passant au milieu de ces affreux brisants.

" Toute la population réunie sur la grève est dans l'attente d'une catastrophe. Les cris et les sanglots redoublent au moment où les embarcations se préparent à franchir la barre, on détourne la tête pour ne pas voir sombrer les bateaux qui s'avancent à la merci des flots et portés sur la crête des vagues écumantes.

Mais le ministre de Dieu est là. Il s'agenouille sur la grève, il lève vers le ciel ses mains suppliantes, il s'offre comme victime. . . . et ses paroissiens sont sauvés.

" Alors l'enivrement de la joie succède à la douleur et aux larmes ; on s'embrasse, on se jette dans les bras les uns des autres, et tous les dangers sont oubliés.

" L'heureux pasteur contemple ce tableau d'un bonheur que son dévouement, sa foi et ses prières ont procuré à son peuple. Tous se rendent à l'église pour remercier Dieu de l'insigne faveur qu'il vient de leur accorder ; mais, dans le trajet du rivage au temple, le révérend M. Martineau tombe frappé de mort, écrasé sous un amas de bois que le vent renverse au moment même où il passait. Personne n'est blessé à ses côtés. . . . Dieu a exaucé les prières de son ministre. Il épargne la vie de ses paroissiens et il prend la sienne."

Ce prêtre dévoué, premier curé de la Grande-Rivière, venait de Saint Charles de Bellechasse, comté que j'ai eu l'honneur de représenter pendant dix ans.

Les articles de Joncas sur le patronage et sur les écoles séparées du Nord Ouest ont fait sensation. Je connais plus d'un député qui en conserve la série dans ses notes politiques. C'est que voyez-vous, le rédacteur en chef de l'Événement a frappé juste.

Lors de l'exposition universelle de Chicago, Joncas était tout désigné pour faire partie de la Commission des pêcheries. Son nom fut suggéré par le gouvernement canadien au gouvernement américain. D'emblée celui-ci accepte cette bonne aubaine et bientôt notre compatriote était élu unanimement par ses collègues président de la Chambre des juges chargée de décerner les récompenses du jury dont elle faisait partie. La conférence sur nos pêcheries qu'il donna à Chicago en cette circonstance, a fait le tour de la presse des États-Unis.

Au pays, ses confrères l'ont élu à deux reprises différentes président du Syndicat de la presse de la province de Québec. C'est entre eux et son

comté que Joncas partage son temps et ses devoirs. Il poursuit avec énergie son but. Il veut diminuer les dangers de la côte de la Gaspésie, en y jetant des quais, construisant des havres de refuge. Il ne rêve qu'à la protection des pêcheurs, qu'à la manière de leur donner des communications plus faciles pour l'expédition de leurs produits sur les marchés. Il ne songe qu'à la sûreté de la vie de ses marins, qu'à la défense de leurs propriétés. Aussi ne faut-il pas s'étonner si depuis 1887, bon an, mal an, Joncas ait obtenu du gouvernement une moyenne de \$20,000 par année.

Il ne néglige aucune circonstance pour venir en aide aux navigateurs, et puisque l'occasion s'en présente, que l'on me permette de le remercier ici du puissant aide qu'il m'a donné, lorsque, il y a quelques années, j'ai réussi à sauver et à rendre permanente l'École de Navigation de Québec.

En ce temps-là Joncas écrivait :

" M. Faucher de Saint Maurice fait de louables efforts pour fonder, d'une manière définitive, une école de navigation à Québec. Nous espérons que le gouvernement provincial prendra cette tâche en main. E le est au nombre de ses attributions et de ses devoirs. C'est une affaire locale, et nous n'avons pas le droit de nous en décharger en disant qu'elle regarde le parlement de la Paissance. Il s'agit d'instruire nos jeunes gens dans la science maritime, de leur ouvrir la carrière des emplois élevés, lucratifs. Enfin, nous le disons de nouveau, c'est une question d'instruction publique, d'instruction pratique.

" Nous sommes un pays maritime autant qu'agricole. Nous avons à nos côtés la mer, des fleuves et des rivières magnifiques, des lacs immenses, des pêcheries inépuisables. Nous possédons tout ce qu'il faut pour former une pépinière de marins de première classe. Au lieu de ne fournir aux armateurs que des matelots, que des manœuvres, donnons-leur des officiers supérieurs. Relevons leurs aspirations."

Ce fut avec de pareils auxiliaires que j'arrivai à faire comprendre au gouvernement l'obligation de la permanence de cette belle institution, si bien dirigée par son chef, le capitaine Seaton.

Mais il est temps de terminer ces quelques notes sur un homme de bien.

Un dernier mot, Joncas s'est marié le 18 juillet 1870, à Mlle Emérentienne Blouin, de Saint-Vallier de Bellechasse. De ce mariage sont issus douze enfants, dont sept vivent encore. Il faut voir le député de Gaspé au milieu de tout ce grand monde, exhubérant de rêve et de jeunesse. Il semble alors aussi jeune que ses enfants, et vraiment c'est grand plaisir de le voir savourer ainsi en paix les joies pures de la famille. Ce n'est que là qu'il se sent véritablement heureux.

Puisse Dieu lui conserver longtemps ce bonheur. Puisse-t-il permettre à Louis Z. Joncas de couler encore de longs jours. Qu'il les consacre au journalisme, à la politique ou à l'administration, il y sera toujours à sa place et il y fera l'honneur de son pays.

Faucher de Saint Maurice.

L'homme qui se vend, si peu qu'on en donne, est toujours payé plus cher qu'il ne vaut. — PASQUIN.

Les tournures d'esprit sont irréductibles. — F. BRUNETIÈRE.

Les enthousiasmes passent plus vite que les haines. — G.-M. VALTOUR.

La gauloiserie, la bonne franquette d'un style en manche de chemise n'ont jamais dépravé personne. — JEAN RICHEPIN.

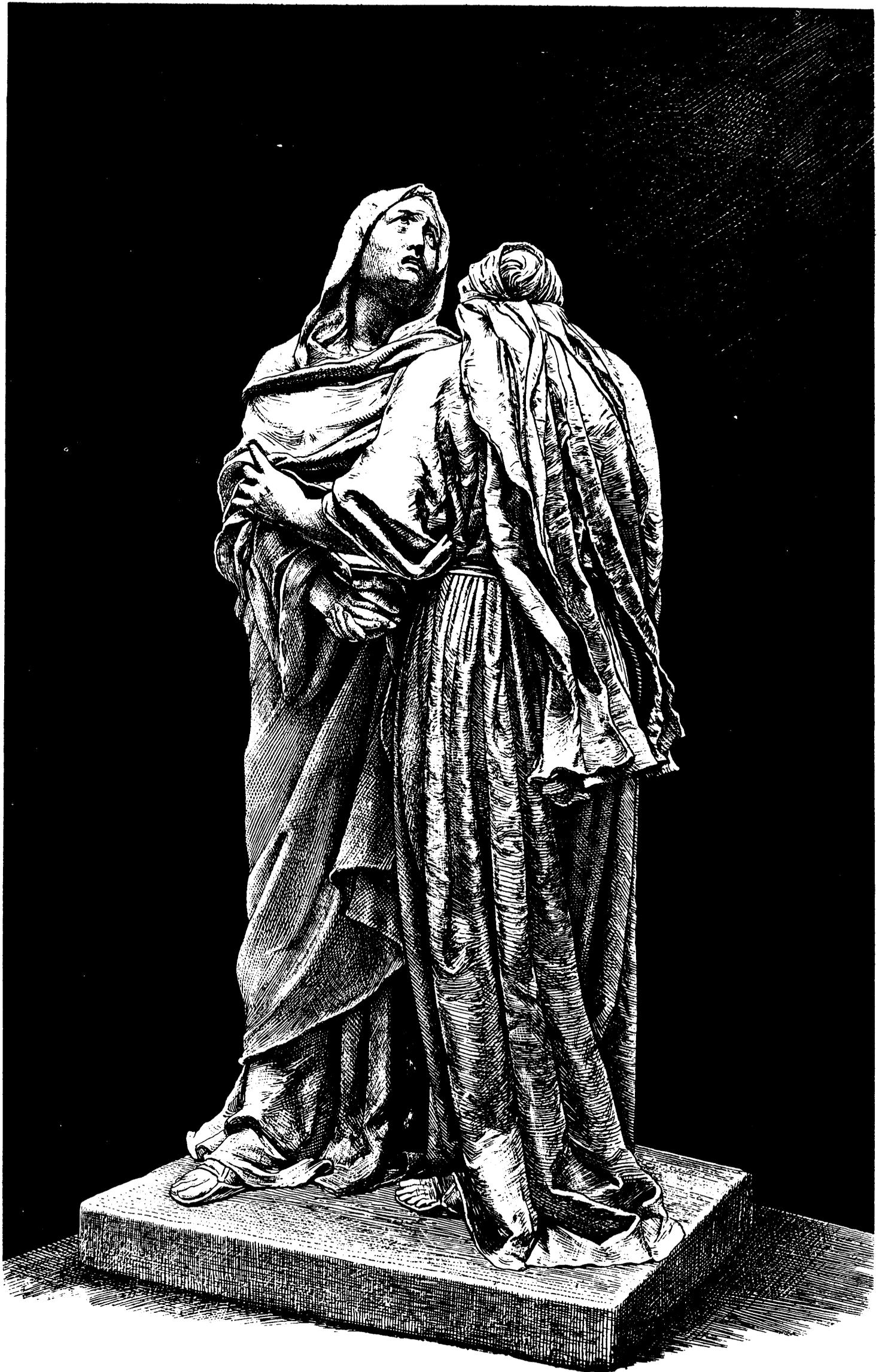
La Petite, grand roman populaire, par Edouard Cadol, qui a été lu par toute l'Europe, est en vente pour 5 cts à la librairie G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Ste. Catherine. Empressez-vous de l'acheter.



HOLLANDE. — COURSE EN TRINEAUX



LA MODE. — TOILETTES DE PRINTEMPS



BEAUX-ARTS. — SAINTES FEMMES AU PIED DE LA CROIX
(Groupe-plâtre par M. Joseph Vallet)

PRINTEMPS

Voici que l'an revêt l'habit des renouveaux,
Ondu ant comme un flot léger frangé d'écume,
Flotte sur les gazons le voile de la brume,
De b'anches visions emplissant nos cerceaux.
—Voici que l'an revêt l'habit des renouveaux.

Le sang subtil des fleurs a frémi sous la terre ;
L'âme douce des fleurs est lasse de sommeil,
Et les cieux attiédés, dans un baiser vermeil,
Des rajouissements évoquent le mystère.
—Le sang subtil des fleurs a frémi sous la terre.

La gaieté du jour luit dans l'œil clair des ruisseaux.
Dont la brise a fondu la paupière de glace ;
Un frisson de verdure insensible s'enlace
Aux méandres que font les jeunes a'brisseaux.
—La gaieté du jour luit dans l'œil clair des ruisseaux.

Souris, œil du ruisseau ! Souris, bouche des roses !
Ce printemps, dans son vol puissant et gracieux,
D'un seul coup de son aile, a balayé des cieux,
Comme un souffle maudit, l'ombre des jours moroses.
—Souris, œil du ruisseau ! Souris, bouche des roses !

ARMAND SILVESTRE,



(Illustrations par Edmond-J. Massicotte.)

III

LE SOUPER



Il était onze heures et demie quand les quatre amis se trouvèrent installés dans un cabinet particulier de l'Occidental. Arthur s'empara du menu et Horace de la carte des vins.

Après quelques minutes de consultation avec ses compagnons, le premier ordonna un *Fancy roast and toast*, avec accessoires.

—Vous monterez aussi, dit Horace, trois bouteilles de Saint-Julien Barton et Guestier, deux bouteilles de Nuits et une de sauterne.

Quand le tout fut servi, on l'attaqua avec autant de fermeté et d'ardeur qu'on en avait déployé à l'égard des jeunes filles de l'Opéra, et avec un succès un peu plus complet.

L'on mangea d'abord consciencieusement et l'on but avec entrain.

Je crois qu'il est inutile de dire que la gaieté ne fit pas défaut. Les anecdotes, les bons mots et les calembours ne manquèrent pas. A preuve, le récit suivant que faisait Arthur de la mort tragique, à Paris, du baron de Sellières, bien connu en Canada.

—Au moment, dit-il, où il passait dans le vestibule, on lui lança à la tête une horloge, le tuant instantanément.

On n'eut pas le temps de frémir, car Jacques, toujours à l'affût, s'était hâté de s'écrier :

—C'est ce qu'on peut appeler un assassinat mouvementé !

Ce calembour eut le don de détourner le ton de la conversation, qui prenait une tournure par trop sérieuse pour la circonstance, et l'on but à la santé de son auteur.

Louis, qui voyait depuis longtemps avec angoisse, Horace se verser rasade sur rasade, dit à ce dernier :

—Si tu continues, nous allons éloigner de toi les bouteilles, ou t'en remplir une d'eau claire, afin que tu nous laisses quelque chose à boire.

—Que le ciel vous en garde, répondit-il vivement, car

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots !

—*Ben trovato !* dit Jacques, qui se livrait alors à l'étude de l'italien.

—La réponse est, en effet, assez bien trouvée, dit Arthur.

—C'est bien le cas de dire, répartit Louis

Qu'un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

—Pour peu que cela continue, dit Arthur, je vais être, moi aussi, obligé de citer.

—Cite, mon cher, cite, dit Jacques à son tour,

A qui veut s'égarer la carrière est ouverte.

Malgré sa menace, Arthur ne put se rappeler un vers classique pour répondre à ceux qu'avaient trouvés ses amis, et il se contenta d'esquisser un sourire approbateur.

Quand le moment des toasts fut arrivé, Horace se leva pour porter la santé de l'hôte de la soirée. Il fit un discours à la fois humoristique et pathétique, dans lequel il passa de la louange à la flatterie, du plaisant au sévère. Il passa en revue les grandes qualités et les petits défauts de celui en l'honneur de qui ils se trouvaient réunis. Il toucha même délicatement aux légers caprices dont il était doué ; en somme, il fit si bien qu'il reçut l'approbation de tous les convives pour les grandes lignes de son panégyrique, approbation qui se manifesta par de nombreux applaudissements soulignant les parties saillantes et les allusions heureuses dont il l'émailla.

Arthur, touché jusqu'aux larmes, voulut remercier ses amis de la marque d'estime qu'ils lui donnaient en se rassemblant pour fêter l'accomplissement de son cinquième lustre, mais l'émotion l'empêcha de s'exprimer avec l'éloquence qu'il aurait voulu et il ne put que balbutier quelques mots. Ce que voyant, il fit tourner subitement cette émotion de convenance en une hilarité qui devint générale.

On décida d'en rester là avec les discours, que l'on convint de remplacer par des chansons.

Horace, à qui on avait fait accroire qu'il possédait une belle voix de ténor, entonna le *Chant du Départ* avec un *sol* supérieur. Jacques protesta que c'était trop haut et, se croyant, lui aussi, doué d'une voix de baryton superbe, commença le couplet un octave plus bas. Voyant que ça n'allait pas non plus, on eut recours à Louis, le directeur musical



Horace se leva pour porter la santé de l'hôte de la soirée

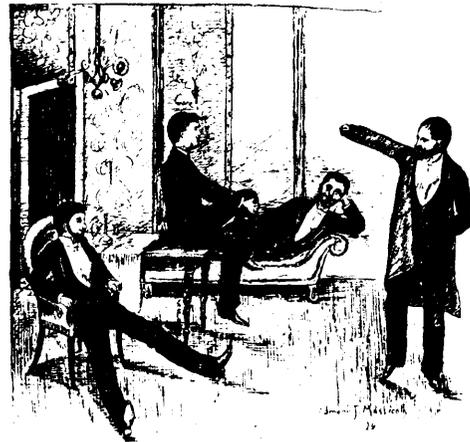
ordinaire, qui attaqua le *do* d'une voix formidable, et on put, tant bien que mal, se rendre jusqu'au bout. Ce chant patriotique fut suivi d'autres plus gais. Il va s'en dire que chaque nouvelle chanson était précédée d'une larme de Bourgogne, ce qui contribua pour une large part à la réussite de ce concert improvisé. On chanta si bien, ou plutôt si longtemps, que l'on finit par trouver le répertoire épuisé et, ce qui était plus sérieux, les bouteilles vides.

—Mais nous allons mourir de soif, dit Horace, après avoir constaté ce malheur, qu'allons-nous faire ?

Conservant encore ce dernier rayon d'espoir qui reste toujours à l'homme, même dans les moments les plus malheureux de la vie, on se mit à repasser chaque bouteille pour voir si on n'avait pas oublié de verser jusqu'à la dernière goutte du breuvage divin ; mais ce fut peine inutile, il ne restait plus rien...

Un nuage de tristesse passa alors sur la figure des quatre soupeurs.

Je crois que si, dans cet instant de découragement subit, la statue du Commandeur se fut présentée au milieu d'eux et les eût invités à se rendre à sa lugubre demeure pour y boire à sa santé et en sa compagnie un verre de bon vin, ils auraient accepté sans hésiter et se seraient rendus au funeste rendez-vous, dût la terre s'entr'ouvrir et les engloutir tous quatre vivants, comme autrefois Don Juan, après cette suprême jouissance.



... Malgré les instances d'Arthur qui s'habillait pour s'en aller

Pauvres bouteilles, vous qui, il n'y a que quelques instants, alors que circulait en vous une liqueur douce et bienfaisante, versiez tant de gaieté au cœur de ces jeunes fous et en faisiez des heureux, vous gisez maintenant inanimées sur la table, jetant autour de vous comme un voile de tristesse, comme des êtres vivants qui, après avoir réjoui par leur présence ceux qui les aimaient, deviennent des cadavres livides quand leur âme s'envole soudain, ne laissant qu'une dépouille lugubre et inutile.

Après quelques instants de réflexions et de considérations philosophiques du genre de celles qui précèdent, ils décidèrent de faire des funérailles à ces amies de l'heure passée.

Arthur et Jacques s'emparèrent chacun de l'une des chères défantes, et Louis et Horace durent se charger des quatre qui restaient ; puis, s'étant formé en procession, on se dirigea lugubrement vers un coin de la pièce, en sifflant, à défaut d'autre musique, un air funèbre. Arrivés à l'endroit destiné à recevoir leurs dépouilles, on les déposa lentement sur le parquet. Quand elles furent toutes placées à égale distance les unes des autres, couchées côte à côte dans ce cimetière d'un nouveau genre, on étendit religieusement sur elles un journal trouvé sur la table, et l'on surmonta le tout, en guise de monument, d'un bouchon bien fait et aux dimensions respectables, qui servit d'épitaphe commune. Il était dû à Horace de prononcer l'oraison funèbre ; il s'acquitta de ce devoir d'une manière attendrissante. Dans son exorde, il rappela les vertus de celles qu'ils avaient tous connues dans leur jeunesse et leur virilité. Il termina en disant que celles qui venaient de disparaître avaient bien rempli leur devoir et qu'il ne fallait pas les plaindre, mais bien ceux qui restaient. Il fit ensuite allusion à la fragilité de tout ce qui est terrestre et qui doit, tôt ou tard, s'engloutir dans le néant.

L'on revint de cette touchante cérémonie le visage consterné, et chacun reprit silencieusement sa place.

Pour tâcher de chasser les idées noires qui avaient envahi tout le monde, l'on alluma chacun un "El Padre." Mais la vue de la fumée, qui s'éle-

avait des cigares, ne contribua qu'à rendre la situation plus triste encore.

Alors Jacques sonna, et le garçon apparut avec la note sans qu'on eût eu besoin de la demander.

En raison de l'inconstance inhérente à la nature humaine, la présence du disciple de Vatel avait fait s'éloigner vite la tristesse qui régnait avant son arrivée. Horace alla jusqu'à suggérer d'oublier, en compagnie d'une demi-bouteille de champagne, celles qui en étaient la cause, sans songer que toutes les ressources de la compagnie ne pouvaient permettre un tel luxe. C'est en vain qu'on se fouilla ; il y avait disette générale.

On se préparait à sortir, lorsque Arthur révéla imprudemment qu'il avait crédit auprès du patron de l'établissement. En entendant cela, Horace déclara qu'il ne partirait pas qu'il n'eût vidé un verre de champagne à la santé de cet hôte exceptionnel ; Louis prétendit aussi que cela n'était que juste et raisonnable, et Jacques ne dit rien, mais il était facile de deviner ce qu'il pensait. Le premier s'installa sur la table, le second se coucha sur un fauteuil et prit une pose nonchalante, tous avec l'intention bien arrêtée de ne pas déguerpir, malgré les instances d'Arthur, qui s'habillait pour s'en aller. Dans une circonstance aussi désespérée, que voulez-vous qu'il fit contre trois ?... Qu'il s'exécutât...

Il dut donc s'exécuter et pressa de nouveau le bouton électrique.

Quand le garçon eut fait son apparition, Arthur lui expliqua la situation et lui fit part des intentions de ses acolytes.

Il s'inclina, disparut et revint bientôt avec la demi-bouteille désirée. Ce n'était pas un déluge, mais c'était assez pour noyer la mauvaise humeur et remettre tout le monde sur le ton. Après avoir dégusté lentement, en dilettanti, le peu que chacun avait reçu en partage, on prit chapeaux, cannes et pardessus et l'on sortit pour se séparer bientôt et se rendre chacun chez soi, excepté Jacques, que Horace, qui avait horreur de la solitude, entraîna avec lui.



(La fin au prochain numéro)

UNE CORBEILLE DE LEGENDES

LA PUCE.—LA SAUTERELLE.—L'ARAIGNÉE DES JARDINS.—LE PEUPLIER.—ADAM NÈGRE.—LE PREMIER HOMME.

Voulez-vous que je vous conte la légende de la puce, cette bestiole légère et spirituelle, un point vivant, un grand sauteur. Ses bonds sont aussi prodigieux qu'amusants, sa vigueur stupéfiante. Un homme qui ferait des sauts en rapport avec des sauts de puce, sauterait à pieds joints par dessus le Panthéon et descendrait l'avenue des Champs-Élysées en trois ou quatre bonds. La puce semble ailée. Lorsqu'on croit la tenir, elle vous échappe d'un saut pittoresque et gouailler.

Voici sa légende, que l'on redit encore dans les campagnes du Velay : Un jour, le bon Dieu se promenait avec saint Pierre dans les gorges de la Loire, entre Chamelières et Voray. Tout en cheminant, ils devisaient du ménage du monde et des difficultés de le bien diriger. Tout à coup, au détour du fleuve, Pierre montre au bon Dieu une femme en haillons, couchée sur le sable, au soleil. Elle est jeune encore, mais ses traits efflètent l'enfer le plus profond. Le bon Dieu, qui devine tout, s'aperçoit aussitôt que cette femme s'ennuie de sa seule oisiveté et, comme il est souverainement bon, il tire de sa grande poche une poignée de puces qu'il jette sur la pauvre femme en lui disant :

—Femme, l'oisiveté est la mère de tous les vices ; voilà de quoi t'occuper.

Et, depuis ce jour-là, les femmes ont des puces, et lorsqu'elles n'ont rien de mieux à faire, elles se divertissent à les prendre.

Après la puce, voici la sauterelle, la terrible sauterelle, fléau sans rival. D'après une légende arabe, ce formidable insecte est un produit du diable : Dieu venait d'achever son œuvre quand Satan, haussant les épaules, déclare qu'il ferait mieux. Le Créateur accepte le défi.

—Soit, dit-il, je te donne le pouvoir d'animer du souffle de vie l'être que tu auras créé ; parcoure l'univers et reviens dans un siècle.

Se mettant aussitôt à la tâche pour fabriquer cet être, Satan prend la tête du cheval, les yeux de l'éléphant, les cornes de l'antilope, le cou du taureau, la poitrine du lion...

—Que manque-t-il encore, se demande Satan poursuivant ses recherches à travers le monde.

Au chameau il prend ses assises solides, à l'autruche il enlève ses jambes délicates, au scorpion son ventre.

—Ma créature, reprend le Diable, sera-t-elle condamnée à se traîner à terre ? Non ! je veux qu'elle ait des ailes.

Longtemps, au fond des enfers, Satan déploie toute sa science à réunir tous ces tronçons d'animaux. Les uns sont trop gros, et les autres trop petits. Il lime, il scie, il retranche, il ajoute, il ajuste et fait si bien qu'au bout d'un siècle il ne lui reste plus qu'un tout petit, mais effroyable animal entre les mains. Il souffle dessus et lui donne la vie.

—En bien ! dit le Créateur.

—Voilà ce que mon art a créé, lui répond le Maudit.

—C'est donc là l'œuvre de ton génie ?... Eh bien ! qu'en témoignage de ta faiblesse et de ta méchanceté, ce vilain animal pullule sur la terre.

Telle est la poétique origine des sauterelles qui, d'après la légende arabe, résumant, en raccourci, tous les monstres de la terre.

* *

Plus gracieuse et plus charmante la légende de la croix blanche que l'araignée des jardins porte gravée sur son dos : quand Jésus agonisait sur le calvaire, une araignée, voyant ses membres couverts de mouches, eut pitié de ses souffrances et se mit à filer une toile autour de ses pieds endoloris. Après cette bonne action, l'araignée compatissante se retire au bout d'un fil ; mais comme elle s'éloigne, l'ombre de la croix se détache tout à coup sur son corps aussi blanche qu'un lis et l'araignée des jardins en a toujours gardé l'empreinte.

Dans cette légende du calvaire n'est-il pas curieux de rapprocher la légende du peuplier, "l'arbre qui parle," tremble, murmure, soupire au moindre souffle, comme s'il y avait des voix mytérieuses dans son feuillage.

Pourquoi la feuille du peuplier tremble-t-elle sans cesse ? La légende raconte que la croix sur laquelle fut attaché Jésus était en bois de peuplier.

Quand le supplicié du Golgotha exhala son dernier soupir, tous les peupliers de la Judée se mirent à frissonner et c'est depuis ce temps-là que les feuilles de cet arbre tremblent toujours.

* *

Un savant de je ne sais plus quelle Université allemande vient de publier une énorme et pesante brochure dans le but de prouver que le premier homme, notre père Adam, était nègre !

Cette théorie de couleur n'est point nouvelle : Adam, Eve et Caïn, racontent les nègres du Soudan étaient du plus beau noir. Mais voici, que dans un mouvement de vivacité, Caïn tue Abel. Aussitôt apparaît le Seigneur qui justement indigné, s'écrie avec colère : "Caïn qu'as-tu fait de ton frère ?" A ces mots, Caïn épouvanté se met à pâlir, si bien que sa peau blémisante devient tout à coup livide, puis toute blanche, teinte indélébile et vengeresse que le fratricide a transmise comme un stigmate ineffaçable à tous ses descendants.

C'est la légende de "l'homme blanc" excré des nègres. Passons à la légende de l'homme lui-même.

—C'est paysage, observe l'ange Gabriel, manque de gaieté et de mouvement. Vous devriez bien, Seigneur, créer dans ces solitudes un homme qui certainement vous témoignera sa reconnaissance en vous adorant.

—Ton idée est fort juste, réplique le bon Dieu avec un sourire légèrement ironique.

Le Seigneur aussitôt pousse du pied une pomme de pin qui se métamorphose immédiatement en un homme de magnifique taille.

Le regard menaçant et la main levée, il s'avance vivement vers Dieu et d'une voix tremblante de colère :

—Qui es-tu donc, toi pour me pousser ainsi du pied ?

FULBERT-DUMONTEIL.

CHEZ LE DENTISTE

Le client monte l'escalier, la main appliquée sur sa joue.

Il sonne. On lui ouvre. Il est dans le salon.

Petit à petit, il lui semble que la souffrance diminue et, se fourrant le doigt dans la bouche, il tâte et retâte la dent malade ; il esquise un sourire de satisfaction, prend son chapeau, sa canne, et se dirige vers la porte.

Au même moment, une autre porte s'ouvre et le domestique le prie de vouloir bien passer dans le cabinet du docteur.

Le dentiste.—Bonjour, monsieur...

Le client, très pâle.—C'est drôle, je n'ai plus de mal du tout !

Le dentiste.—Si vous voulez vous donner la peine de vous asseoir. Je vais vous dire ça.

Le client.—Voilà.

Le dentiste.—Ouvrez la bouche toute grande... Parfait ! (Après avoir bien regardé). Oh ! oh ! elle est tout à fait perdue. Tout à fait ! Faut l'arracher.

Le client, se redressant.—Vous croyez ?

Le dentiste.—Absolument. Si nous la laissons, elle abîmerait les autres. Penchez-vous et respirez tout à votre aise.

Le client.—Dieu de Dieu ! que c'est embêtant !

Le dentiste.—Ce n'est rien ! Ce n'est rien ! Je connais quelqu'un qui s'en est fait enlever vingt-deux dans la même journée.

Le client.—C'était un fou ; c'est pas possible autrement !

Le dentiste.—Non, c'était quelqu'un qui avait mal.

Le client.—Enfin, allons-y ! (Un grand silence.)

Le dentiste.—N'ayez pas peur.

Le client.—Ah !

Le dentiste.—Voici l'objet (Il lui offre la dent.) Avouez que vous n'avez rien senti !

Le client.—C'est extraordinaire !

Le dentiste.—L'habitude.

Le client.—Qu'est-ce que je vous dois, je vous prie ?

Le dentiste.—Un dollar.

Le client.—Un dollar ! vous ne me demandez qu'un dollar ?...

Le dentiste.—Mon Dieu ! oui !

Le client.—Eh bien, écoutez, c'est vraiment pour rien !

Le dentiste, en riant.—Tout pour contenter mes clients !

Le client.—C'est vous, sapristi qui avez des jolies dents !

Le dentiste.—Et solides, en effet.

Le client.—Et quel âge avez-vous, sans indiscretion ?

Le dentiste.—Soixante ans.

Le client.—Soixante ans ! Phénomène ! Mais tel que vous me voyez, je donnerais cent dollars, moi, pour avoir des dents comme ça !

Le dentiste.—C'est facile ! (Il ouvre la bouche et prend entre le pouce et l'index son râtelier.) Les voilà.

PIERRE WOLFF.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Nettoyage des gants.—Tremper légèrement dans l'eau un morceau de flanelle que l'on passe aussitôt sur du savon en poudre, et frotter avec cette flanelle les gants de peau tendus sur la main ou sur des baguettes. Ensuite, on les essuie avec une autre flanelle bien sèche.

On peut encore employer de la même manière un mélange liquide de lait et de carbonate de soude.

POUR LES DAMES

NOTES SUR LES MODES

D'après les plus récents journaux de modes, les ornements qui auront la vogue, cet été, pour la garniture des robes, seront principalement les dentelles, les guipures, les broderies et rubans. On verra peu de passementeries, bien que l'on fasse de grosses broderies qui les imitent tout en étant moins lourdes.

La mode a en ce moment comme préférés, dit le journal la *Famille*, le ruban et la dentelle :

"Le premier, large ou étroit, se voit dans toutes les teintes ; la seconde, épaisse, lourde, riche de dessin, varié depuis le blanc le plus éclatant jusqu'au bis presque roux.

"Le moire noire a tous les succès, et la femme de goût, qui de rien sait se parer, rendra fort élégante la toilette la plus simple par l'adjonction d'un ruban de moire.

"Sur une robe de serge claire, j'ai vu un ruban en moire noire qui retenait la montre, le lorgnon, ou la petite bourse d'or, et qui, vraiment, se détachait avec beaucoup de distinction sur le fond clair de l'étoffe.

"D'autres rubans, plus larges, se nouent au cou, à la taille, sur la poitrine, retombent en langues coques sur la jupe, forment des garnitures des plus heureuses.

"La dentelle et la broderie se font les gros yeux et se menacent du doigt. Laquelle des deux aura la préférence ? Malgré toutes les finesse et les délicatesses de la jolie broderie à la main, je gagerais bien que sa rivale aura toutes les faveurs.

"La dentelle a le grand avantage de coûter beaucoup moins cher que la broderie, de se disposer plus facilement et de se nettoyer aussi souvent qu'il est nécessaire.

"Les points à l'aiguille, les valenciennes, les malines, les applications d'Angleterre garniront des robes de bal ou de grande soirée. Pour les toilettes de ville, la pratique guipure, l'imitation de guipure de Venise, de points de Malte, en un mot toutes les dentelles lourdes, à reliefs, formeront des garnitures ravissantes."

La *Mode pour tous* dit que les garnitures de robes se font plus que jamais en couleurs tranchantes :

"Sur les tissus clairs, les robes de soirée ou de dîner, par exemple, on emploie les velours éclatants ou foncés.

"Une garniture bien favorite en ce moment est le galon perlé ; on l'adjoint à tout ; on le trouve en tête des volants, en encadrement de passementeries mates ou en simple cache point. Maintenant qu'on fait le jais multicolore, rien n'est plus facile que d'assortir ces galons au ton général de la toilette. Je puis vous dire d'avance que ce genre d'ornement remplacera la fourrure pour les robes et manteaux de demi saison. Les jaquettes et ceintures déjà de motifs soutachés coupés en encadrés de ces galons de jais.

Il est vrai que l'on voit beaucoup de jais, mais, si bien creusé soit il, le jais étant toujours lourd, on l'abandonnera quand les chaleurs viendront. On le remplacera par les paillettes et sequins qui peuvent être clairsemés et sont moins pesants.

La *Mode illustrée* dit que les gros boutons de fantaisie seront un des ornements les plus en faveur pour la saison printanière :

"Selon le plus ou moins d'élégance de la robe, ils seront en acier, en vieil argent, en strasse, en émail. Les personnes qui posséderaient des boutons anciens, de ces beaux et larges boutons dont nos arrière-grands pères, au siècle dernier, garnissaient leurs habits en satin brodé, peuvent les sortir de leur écrin : le moment est venu de les utiliser et de s'en parer. On a commencé déjà à disposer ces boutons sur le côté de la jupe ; on se propose d'en mettre également aux corsages, aux vestes ; au lieu de se servir d'une broche pour fermer le poignet d'encolure, on mettra, au milieu, au lieu de ces gros boutons."

Une des étoffes les plus légères dont on ornera ses robes, c'est la soie *Liberty*. Cette étoffe, souple comme le crêpe de Chine, a des reflets les plus charmants ; elle est moelleuse au toucher et douce au

visage ; son prix, malheureusement élevé, lui donne du moins l'avantage de n'être porté que par le petit nombre.

Une chemisette de foulard, de mousseline ou de satin *Liberty*, rentrée dans une simple jupe de lainage léger donnera du cachet à l'ensemble d'une toilette. Avec un boléro, une veste figaro ou une jaquette ouverte, un devant de soie *Liberty* sera très gracieux. On en garnira des chapeaux, on en fera des petits sacs ridicules et des ombrelles.

Sur les vêtements d'été, collets, camails ou jaquettes, on verra des applications de drap blanc. Des collets seront ornés d'un grand col marin ou autre, en drap blanc. Le col, les parements et les poches d'une jaquette seront aussi de cette teinte seyante, élégante et fragile entre toutes.

USAGES ET COUTUMES

LA DEMOISELLE DE TRENTE ANS

Il arrive un âge où la femme, qui n'est pas mariée, doit abandonner, — non pas les manières réservées, mais les façons ingénues qui plaisent chez les très jeunes filles et deviennent quelque peu ridicules lorsqu'on approche de la trentaine. A ce moment de la vie, qu'on soit célibataire ou en puissance de mari, on a acquis une certaine maturité d'esprit et de caractère, on a une connaissance de toutes choses, à moins que l'on ne soit une idiote, et il est tout à fait absurde et choquant de jouer à l'innocence de dix huit ans.

A trente ans, une demoiselle n'écrit plus son nom au-dessous de celui de ses parents sur une carte de visite, elle a ses cartes personnelles. Sans manquer aux convenances, elle peut écrire et recevoir des lettres directement. Et le sort seule si cela lui convient. Dans sa conversation, elle n'affecte pas une prudence farouche, elle ne feint pas une ignorance absolue des choses de la nature et de la elle essaie de ne pas rougir à tout propos.

En un mot, elle se conduit comme une jeune femme aux sentiments délicats et honnêtes : elle ne provoque pas, elle n'encourage pas même certains sujets de causerie, mais si elle est forcée d'entendre des conversations qui tout en n'offensant pas la morale, ne pourraient être tenues devant une fille de seize ans, elle n'exagérera pas le malaise qu'elle pourrait éprouver, elle ne fera pas preuve d'une pudibonderie beaucoup plus déplacée que l'impassibilité.

A trente ans, il faut renoncer, sans retour, aux mines de fillette. Ces mines ne rajeunissent pas, au contraire. Si on veut prendre une certaine place dans le monde, en dépit de la qualification de fille mûre, il faut savoir se donner l'apparence d'une jeune femme. On n'en est pas moins chaste et moins pure : voyez les religieuses donnant leurs soins à tous, dans les hôpitaux, dans les épidémies, elles ne font pas l'enfant, elle n'hésitent jamais ; y perdent elles quelque chose de ce rituel que la vertu de renoncement met à leur front ?

Une demoiselle de trente ans doit encore essayer d'orner son esprit afin de pas occuper une position trop effacée dans le monde. Je ne la conseillerai pas de lire des œuvres immorales, pas plus que je ne l'admets d'une femme mariée, eût-elle atteint la soixantaine, mais je lui dirai : "Faites donc des lectures intelligentes, abandonnez la Bibliothèque rose, les fades petits romans écrits pour les petites filles."

Elargissez le cercle de vos idées, lisez les grands romanciers honnêtes, leur œuvre contient beaucoup de philosophie sous une forme agréable ; lisez les poètes illustrés ; à votre âge, vous pouvez ouvrir Musset et Byron ; faites quelques incursions dans la science. Si vous occupez ainsi votre temps il ne vous en restera pas pour cultiver les manies tant reprochées aux filles.

Veillez sur votre honneur, soyez agréable pour être entourée. Rendez-vous utile dans la mesure de vos moyens et tout le monde viendra à vous. Je ne vous empêche pas d'aimer un chat, un chien, un oiseau, l'amour des bêtes améliore l'homme ; mais ne sacrifiez pas votre semblable à un animal.

Soyez coquette, c'est à dire soignez votre parure. Offrez à l'œil d'autrui un spectacle agréable. Ne

vous éloignez pas systématiquement de la mode, mais plus que tout, évitez des ajustements enfantins. La toilette ne vieillit pas, à notre époque ; habillez-vous donc comme les jeunes femmes de votre âge.

Il est des demoiselles de trente ans et plus qui sont ridicules par la faute de leurs parents. Ceux-ci les tiennent en lisière comme si elles avaient quinze ans. Ils ne leur permettent pas de penser par elles-mêmes, de voir par leurs propres yeux, d'agir, de sentir. Ils leur imposent leurs goûts, leurs idées, ils leur refusent toute liberté, ils rétrécissent leur esprit en les maintenant dans une dépendance et une ignorance nuisibles.

Ces parents — souverainement despotes et égoïstes, sans le savoir quelquefois — viennent ils à disparaître, ils laissent en ce monde un pauvre être annihilé, incapable de se conduire lui-même, tout prêt à subir une autre tyrannie, profondément malheureux. Il fallait, au contraire, émanciper la fille non mariée, pour l'habituer à marcher seule, dans la vie, d'un pas sûr.

ANN SEPH.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Gâteau sablé. — Prenez 4 onces de beurre, 4 onces de farine, 4 onces de sucre en poudre, un œuf entier, ajoutez quelques gouttes de fleur d'orange, faites fondre le beurre, délayez le tout ensemble, versez cette pâte dans un moule beurré, et mettez au four, laissez cuire trois quarts d'heure environ.

Galette bretonne. — Une livre de farine, une demi-livre de beurre, sept jaunes d'œuf, un en plus pour dorer le gâteau. Rapez un citron. Le tout bien mélangé doit être aussi bien travaillé. Puis vous formez un gâteau rond. Pour le cuire, le mettre sur une plaque de tôle bien beurrée. Vous laissez très peu de feu dans le fourneau ; puis, dessus, mettre le four de campagne qu'on a bien chauffé et mettre beaucoup plus de feu autour qu'au milieu. Surtout employer du beurre très frais.

Beignets économiques de pommes de terre. — Vous faites bouillir des pommes de terre avec la peau ; vous les retirez quand elles sont bien cuites, mais avant qu'une ne soit ouverte. Vous les épéchez et vous les pilez toutes chaudes dans un mortier, en y mêlant gros comme une noix de beurre et très peu de sel. Vous y cassez un œuf, jaune et blanc, pour un plat de quatre personnes ; vous battez bien le tout pour rendre la pâte légère, et vous laissez reposer ou vous faites tout de suite vos beignets. Pour cela, vous mettez de la friture dans une poêle, et lorsqu'elle est bouillante vous y jetez une cuillerée de votre pâte, qui gonfle aussitôt et vous donne un beignet doré et croustillant. Vous les salez extérieurement au sortir de la poêle et vous servez très chaud.

NOUVELLES A LA MAIN

Deux petits garçons voient passer un *policeman* à cheval.

— Lequel aimerais-tu mieux être toi, *policeman* à pied ou *policeman* à cheval ? demande l'un.

— J'aimerais mieux être à cheval.

— Pourquoi ?

— Parce que s'il venait des voleurs je pourrais me sauver plus vite.

* *

— J'ai des clous partout, jusqu'au bout du nez, disait, hier, madame de B. . . .

— Celui-là, du moins, ne vous empêchera pas de vous asseoir !

* *

— Moi, disait hier au Cercle je jeune D. . . ., si je me marie et que ma belle-mère me déplaie, je ne fais ni un ni deux, je. . . l'étrangle net !

— Sapristi ! murmure le gros Z. . . ., dont les querelles conjugales sont connues, comme je prendrais ce garçon-là pour gendre !

EN FAMILLE

Par Hector Malot

Alors quoi ?

Il ne comprenait pas, — ni le présent, ni le passé.

Qu'avait-il été ?

Qu'était-il ?

Et si vraiment il avait été ce que pendant quarante ans il avait cru être, pourquoi ne l'était-il plus ?

XXXVIII

Cet anéantissement se prolongea, et il s'y joignit des accidents de santé : la bronchite, les palpitations s'aggravèrent, il se produisit même une congestion pulmonaire, qui pendant une semaine retint M. Vulfran à la chambre, et donna l'entière direction des usines à Talouel triomphant.

Plusieurs fois Perrine avait essayé d'interroger le médecin ; mais il lui avait à peine répondu, le docteur Rochon n'étant pas homme à s'intéresser à la curiosité des gamines ; heureusement, il avait été moins rébarbatif avec Bastien et Mlle Belhomme qu'il rencontrait souvent à sa visite du soir, si bien que par le vieux valet de chambre et par l'institutrice, l'anxiété de Perrine était tant bien que mal renseignée.

Cette apathie n'empêchait pas cependant que chaque jour Perrine le conduisit comme naguère dans les diverses usines ; mais le chemin se faisait silencieusement, sans qu'il répondît le plus souvent aux observations qu'elle lui adressait de temps en temps, et arrivé aux usines c'était à peine s'il écoutait le rapport des directeurs.

— Pour le mieux, répétait-il, entendez-vous avec Talouel.

Combien de temps cela durerait-il ?

Mais, un dimanche Fabry, parti depuis plusieurs jours pour une enquête dont M. Vulfran n'avait pas parlé à Perrine, et qu'il avait même paru vouloir tenir secrète était attendu ; le matin il avait envoyé de Paris une dépêche ne contenant que ces quelques mots :

“ Renseignements complets, pièces officielles, arriverai midi.”

Il était midi et demi, et il n'arrivait pas, ce qui contrairement à l'habitude avait provoqué l'impatience de M. Vulfran d'ordinaire plus calme.

Son déjeuner achevé plus promptement que de coutume, il était rentré dans son cabinet avec Perrine, et à chaque instant il allait à la fenêtre ouverte sur les jardins pour écouter.

— Il est étrange que Fabry n'arrive pas.

— Le train aura eu du retard.

Enfin un roulement de voiture se fit entendre dans le chemin des entailles, c'est à dire celui qui vient de Picquigny :

— Voilà Fabry, dit-il d'une voix qui parut altérée, anxieuse et heureuse à la fois.

En effet, c'était bien Fabry, qui entra vivement dans le cabinet : lui aussi paraissait être dans un état extraordinaire, et le regard qu'il jeta tout d'abord à Perrine la troubla sans qu'elle sût pourquoi :

— Un accident de machine est cause de mon retard, dit-il.

— Vous arrivez, c'est l'essentiel.

— Ma dépêche vous a prévenu.

— Votre dépêche trop courte et trop vague m'a donné des espérances ; ce sont des certitudes qu'il me faut.

— Elle sont aussi complètes que vous pouvez les désirer.

— Alors parlez, parlez vite.

— Le dois-je devant mademoiselle ?

— Oui, si elles sont ce que vous dites.

C'était la première fois que Fabry, rendant compte d'une mission, demandait s'il pouvait parler devant Perrine ; et dans l'état de trouble où elle se trouvait déjà, cette précaution ne pouvait que rendre plus violent encore l'émoi que les paroles de M. Vulfran et de Fabry, leur agitation à l'un et à l'autre, le frémissement de leurs voix avaient provoqué en elle.

— Comme l'avait bien prévu l'agent que vous aviez chargé de faire des recherches, dit Fabry qui parlait sans regarder Perrine, la personne dont il avait perdu la trace plusieurs fois était venue à Paris ; là, en compulsant les actes de décès, on a trouvé au mois de juin de l'année dernière un acte au nom de Marie Doressany, veuve de Edmond-Vulfran Paindavoine. Voici une expédition de l'acte.

Il la remit entre les mains tremblantes de M. Vulfran.

— Voulez-vous que je vous la lise ?

— Avez-vous vérifié les noms ?

— Assurément.

— Alors, ne lisez pas ; nous verrons plus tard ; continuez.

— Je ne m'en suis pas tenu à cet acte, poursuivit Fabry ; j'ai voulu interroger le propriétaire de la maison dans laquelle elle est morte, qui se nomme Grain-de-Sel ; j'ai vu aussi ceux qui ont assisté à la mort de la pauvre jeune femme, une chanteuse des rues appelée la Marquise, et la Carpe, un vieux cordonnier ; c'est à la fatigue, à l'épuisement, à la misère qu'elle a succombé ; de même j'ai vu le médecin qui l'a soignée, le docteur Cendrier, qui demeure à Charonne, rue Riblette. Il avait voulu l'envoyer à l'hôpital,

mais elle a refusé de se séparer de sa fille. Enfin, pour compléter mon enquête, ils m'ont envoyé rue du Château des Rentiers chez une marchande de chiffons appelée La Rouquerie, que j'ai rencontrée hier seulement au moment où elle rentrait de la campagne.

Fabry fit une pause et, pour la première fois, se tournant vers Perrine qu'il salua respectueusement :

— J'ai vu Palikare, mademoiselle, il va bien.

Depuis un moment déjà, Perrine s'était levée, et elle regardait, elle écoutait éperdue, un flot de larmes jaillit de ses yeux.

Fabry continua :

— Fixé sur l'identité de la mère, il me restait à savoir ce qu'était devenue la fille ; c'est ce que m'a appris La Rouquerie en me racontant la rencontre qu'elle avait faite dans les bois de Chantilly d'une pauvre enfant mourant de faim, retrouvée par son âne.

— Et toi, s'écria M. Vulfran se tournant vers Perrine qui tremblait de la tête aux pieds, ne me diras-tu pas pourquoi cette enfant ne s'est pas fait connaître, et ne me l'expliqueras-tu pas, toi qui peux descendre dans le cœur d'une jeune fille ? . . .

Elle fit quelques pas vers lui

Il continua :

— Pourquoi elle ne vient pas dans mes bras ouverts ? . . .

— Mon Dieu !

— Ceux de son grand-père.

XL

Fabry s'était retiré, laissant en tête-à-tête le grand père et la petite-fille.

Mais ils étaient si émus, qu'ils restaient les mains dans les mains sans parler, n'échangeant que des mots de tendresse.

— Ma fille, ma chère petite-fille.

— Grand papa.

Enfin, quand ils se remirent un peu du trouble qui les bouleversait, il l'interrogea :

— Pourquoi ne t'es-tu pas fait connaître ? demanda-t-il.

— Ne l'ai-je pas tenté plusieurs fois ? rappelez-vous ce que vous m'avez dit un jour, le dernier où j'ai fait allusion à maman et à moi : “ Plus jamais, tu entends, plus jamais, ne me parle de ces misérables.”

— Pouvais-je soupçonner que tu étais ma fille ?

— Si cette fille s'était présentée franchement devant vous, ne l'auriez-vous pas chassée sans vouloir l'entendre ?

— Qui sait ce que j'aurais fait ?

— C'est alors que j'ai décidé de ne me faire connaître que le jour où, selon la recommandation de maman, je me serais fait aimer.

— Et tu as attendu si longtemps ? N'avais-tu pas, à chaque instant, des preuves de mon affection ?

— Étaient-elle celles d'un père ? Je n'osais le croire.

— Et il a fallu que, mes soupçons s'étant précisés, après des luttes cruelles, des hésitations, des espérances aussi bien que des doutes que tu m'aurais épargnés en parlant plus tôt, j'emploie Fabry pour t'obliger à te jeter dans mes bras.

— La joie de l'heure présente ne prouve-t-elle pas qu'il était bon qu'il en fût ainsi ?

— Enfin, c'est bien, laissons cela et parle-moi de ton père. Comment êtes-vous arrivés à Serajevo ? Comment était-il photographe ?

— Ce qui a été notre vie dans l'Inde, vous pouvez . . .

Il l'interrompit :

— Dis-moi tout ; c'est à ton grand-père que tu parles, non plus à M. Vulfran.

— Par les lettres que tu as reçues, tu sais à peu près ce qu'a été cette vie ; je te la raconterai plus tard, tu verras ce qu'était le courage de papa, la vaillance de maman, car je ne peux parler de lui sans te parler d'elle.

— Tu me parleras d'elle.

— . . . Je te la ferai connaître, je te la ferai aimer. Je passe donc là-dessus. Nous avons quitté l'Inde pour revenir en France quand, arrivé à Suez, papa perdit l'argent qu'il avait emporté. Il lui fut volé par des gens d'affaires. Je ne sais comment.

M. Vulfran eut un geste qui semblait dire que lui savait ce comment.

— N'ayant plus d'argent, au lieu de venir en France, nous partîmes pour la Grèce, ce qui coûtait moins cher de voyager. A Athènes, papa qui avait des instruments pour la photographie, fit des portraits dont nous vécut. Puis il acheta une roulotte, un âne, Palikare qui m'a sauvé la vie, et il voulut revenir en France par terre, en faisant des portraits le long de la route. Mais qu'on en faisait peu hélas ! et que la route était dure dans les montagnes, où le plus souvent il n'y avait que de mauvais sentiers dans lesquels Palikare aurait dû se tuer vingt fois par jour. Je t'ai dit comment papa était tombé malade à Bousovatcha. Je te demande à ne pas te raconter sa mort aujourd'hui, je ne pourrais pas. Quand il ne fut plus avec nous, il fallut continuer notre route. Si nous gagnions peu, quand il pou-

vait inspirer confiance aux gens et les décider à se faire photographier, combien moins y gagnâmes-nous quand nous fûmes seules ! Plus tard aussi je te raconterai ces étapes de misères, qui durèrent de novembre à mai, en plein hiver, jusqu'à Paris. Par M. Fabry, tu viens d'apprendre comment maman est morte chez Grain de Sel, et cette mort je te la dirai plus tard aussi avec les dernières recommandations de maman pour venir ici.

Pendant que Perrine parlait, des rumeurs vagues venant des jardins passaient dans l'air.

—Qu'est-ce que cela ? demanda M. Vulfran.

Perrine alla à la fenêtre : les pelouses et les allées étaient noires d'ouvriers endimanchés, d'hommes, de femmes, d'enfants au-dessus desquels flottaient des drapeaux, des bannières ; et de cette foule de six à sept mille personnes entassées, et dont les masses se continuaient en dehors du parc dans le jardin du Cercle, la route, les prairies, s'élevait cette rumeur qui avait surpris M. Vulfran et détourné son attention du récit de Perrine, si grand qu'en fût son intérêt.

—Qu'est-ce donc ? répéta-t-il.

—C'est aujourd'hui ton anniversaire, dit-elle, et les ouvriers de toutes les usines ont décidé de le célébrer en te remerciant ainsi de ce que tu as fait pour eux.

—Ah ! vraiment, ah ! vraiment !

Il vint à la fenêtre comme s'il pouvait les voir, mais il fut reconnu, et aussitôt courut de groupe en groupe une clameur qui en se propageant devint formidable.

—Mon Dieu ! qu'ils pourraient être terribles s'ils étaient contre nous, murmura-t-il, sentant pour la première fois la force de ces masses qu'il commandait.

—Oui, mais ils sont avec nous parce que nous sommes avec eux.

—Et c'est à toi que cela est dû, petite fille ; qu'il y a loin d'aujourd'hui au service célébré à la mémoire de ton père dans notre église vide.

—Voici l'ordre de la cérémonie qui a été adopté par le conseil : je te conduirai sur le perron à deux heures précises ; de là tu domineras la foule et tout le monde te verra ; un ouvrier de chacun des villages où sont les usines montera sur le perron et, au nom de tous, le vieux père Gathoye t'adressera un petit discours.

A ce moment deux heures sonnèrent à la pendule.

—Veux-tu me donner la main ? dit-elle.

Ils arrivèrent sur le perron et une immense acclamation retentit ; alors comme cela avait été réglé les délégués montèrent sur le perron, et le père Gathoye qui était un vieux peigneur de chanvre s'avança seul à quelques pas de ses camarades pour débiter sa harangue qu'on lui avait fait répéter dix fois depuis le matin :

—Monsieur Vulfran, c'est pour vous féliciter que... c'est pour vous féliciter que...

Mais il resta court en faisant de grands bras, et la foule qui voyait ses gestes éloquents crut qu'il débitait son discours.

—Voilà la chose : j'avais un discours à vous dire, mais je peux pas en retrouver un mot, ce que ça m'ennuie pour vous ; enfin c'est pour vous féliciter, vous remercier au nom de tous, et de bon cœur.

Il leva la main solennellement.

—Je le jure, foi de Gathoye.

Pour être incohérent, ce discours n'en remua pas moins M. Vulfran qui était dans un état d'âme où l'on ne s'arrête pas aux paroles ; la main toujours appuyée sur l'épaule de Perrine il s'avança jusqu'à la balustrade du perron et se trouva là comme dans une tribune où la foule le voyait.

—Mes amis, dit-il d'une voix forte, vos compliments d'amitié me causent une joie d'autant plus grande que vous me les apportez dans la journée la plus heureuse de ma vie, celle où je viens de retrouver ma petite fille, la fille du fils que j'ai perdu ; vous la connaissez, vous l'avez vue à l'œuvre, soyez sûrs qu'elle continuera et développera ce que nous avons fait ensemble, et dites-vous que votre avenir, celui de vos enfants, est entre de bonnes mains.

Disant cela, il se pencha vers Perrine, et sans qu'elle pût s'en défendre la prenant dans ses bras encore vigoureux, il la souleva, et, la présentant à la foule, il l'embrassa.

Alors il s'éleva une acclamation poussée et répétée pendant plusieurs minutes par des milliers de bouches d'hommes, de femmes, d'enfants ; puis comme l'ordre de la fête avait été bien réglé, aussitôt le défilé commença et chacun en passant devant le vieux patron et sa petite-fille salua ou fit la révérence.

—Si tu voyais les bonnes figures, dit Perrine.

Cependant il y en eut qui ne furent pas précisément radieuses : celles des neveux, quand la cérémonie terminée, ils vinrent féliciter leur "cousine".

—Pour moi, dit Talouel qui avait voulu se donner le plaisir de se joindre à eux, et qui, d'autre part, tenait à ne pas perdre de temps pour faire sa cour à l'héritière des usines, je l'avais toujours supposé.

Des émotions de ce genre ne pouvaient pas être bonnes pour la santé de M. Vulfran ; la veille de son anniversaire il se trouvait mieux qu'il ne l'avait été depuis longtemps, ne toussant plus, n'étouffant plus, mangeant et dormant bien ; le lendemain, au contraire, la toux et les étouffements avaient si bien repris que tout ce qui avait été si péniblement gagné, paraissait perdu de nouveau.

Aussitôt le docteur Ruchon fut appelé :

—Vous devez comprendre, dit M. Vulfran, que j'ai envie de voir ma petite-fille, il faut donc que vous me mettiez au plus vite en état de supporter l'opération.

Ne sortez pas, mettez-vous au régime lacté, soyez calme, parlez peu, et je vous garantis qu'avec le beau temps dont nous jouissons, l'oppression, les palpitations, la toux disparaîtront, et l'opération pourra se faire avec toutes chances de succès.

Le pronostic du docteur Ruchon se réalisa, et un mois après l'anniversaire, deux médecins appelés de Paris constatèrent un état général assez bon pour autoriser l'opération.

Comme on voulait l'endormir, il s'y refusa.

—Non, dit-il, mais je demande à ma petite-fille d'avoir le courage de me tenir la main ; vous verrez que cela me rendra solide. Est-ce très douloureux ?

—La cocaïne atténuera la douleur.

L'opération faite, le patient ne recouvra pas la vue instantanément, et cinq ou six jours s'écoulèrent avant que ne commençât la coaptation de la plaie de son œil recouvert d'un bandeau compressif.

Le temps s'écoula sans complications fâcheuses, et M. Vulfran fut autorisé à se servir, dans une chambre aux volets clos et aux rideaux fermés, de son œil opéré.

—Ah ! si j'avais eu des yeux, s'écria-t-il après l'avoir contemplée, est-ce que mon premier regard ne t'aurait pas reconnue pour ma fille ? Ils sont donc imbéciles ici de n'avoir pas retrouvé ta ressemblance avec ton père.

Mais on ne le laissa pas prolonger ses épanchements : il ne fallait pas qu'il éprouvât des émotions, ni qu'il toussât, ni qu'il eût des palpitations.

Le quinzième jour, le bandeau compressif fut remplacé par un bandeau flottant ; le vingtième, les pansements cessèrent ; mais ce fut seulement le trente-cinquième que l'oculiste revint de Paris pour décider un choix de verres convexes qui permettraient la lecture et la vision à distance.

Ce que M. Vulfran désirait le plus, maintenant qu'il avait vu sa petite-fille, c'était de sortir pour visiter ses travaux ; pour cela, il importait de choisir une journée sans soleil aussi bien que sans vent et sans froid.

Enfin, il s'en présenta une à souhait, douce et vaporeuse, avec un ciel bien tendre, et après déjeuner Perrine donna l'ordre à Bastien de faire atteler Coco au phaéton.

—Tout de suite, mademoiselle.

Bientôt Bastien revint annoncer que la voiture était avancée, et ils se rendirent sur le perron ; Perrine, qui ne quittait pas des yeux son grand-père, marchait seule, arrivait à la dernière marche, quand un formidable braiement lui fit tourner la tête.

Était-ce possible ! Un âne était attelé au phaéton, et cet âne ressemblait à Palikare, mais Palikare lustré, peigné, les sabots brillants, habillé d'un beau harnais jaune avec des houppettes bleues, qui continuait de braire le cou tendu, et voulait venir vers Perrine malgré le groom qui le retenait.

—Palikare !

Et elle lui sauta à la tête en l'embrassant.

—Ah ! grand-papa, quelle bonne surprise.

—Ce n'est pas à moi que tu la dois, c'est à Fabry qui l'a racheté à La Rouquerie ; le personnel des bureaux a voulu faire ce cadeau à leur ancienne camarade.

—M. Fabry est un bon cœur.

—Mais oui, mais oui, il a eu une idée qui n'est pas venue à tes cousins. Il m'en est venu une aussi, à moi, qui a été de commander à Paris une jolie charette pour Palikare ; elle arrivera dans quelques jours et ne sera traînée que par lui, car ce phaéton n'est pas son affaire.

Ils montèrent en voiture, et Perrine prit les guides :

—Par où commençons-nous ?

—Comment, par où ? Mais par l'aumuche donc. Crois-tu que je n'ai pas envie de voir le nid où tu as vécu, et d'où tu es partie ?

Elle était telle que Perrine l'avait quittée l'année précédente, avec son fouillis de végétation vierge.

Est-ce curieux, dit M. Vulfran, qu'à deux pas d'un grand centre ouvrier, en pleine civilisation, tu aies pu vivre de la vie sauvage.

—Aux Indes, en pleine vie sauvage, tout nous appartenait ; ici, dans la vie civilisée, je n'avais droit à rien ; j'ai souvent pensé à cela.

En quittant Maraucourt ils allèrent à Saint-Pipoy, à Flexelles, à Baccourt, à Hercheux, et sur la route Palikare trottait joyeux, fier d'être conduit par sa petite maîtresse dont la main était plus douce que celle de La Rouquerie, et qui ne remontait jamais en voiture sans l'embrasser, caresse à laquelle il répondait par des mouvements d'oreilles tout à fait éloquents pour qui savait les traduire.

Dans ces villages les constructions n'étaient pas aussi avancées qu'à Maraucourt, mais déjà cependant pour la plupart on pouvait fixer l'époque de leur achèvement.

La journée avait été bien remplie, ils revinrent lentement avant l'approche de la nuit ; alors comme ils passaient d'une colline à l'autre, ils se trouvèrent à dominer la contrée où partout se montraient des toits neufs à l'entour des hautes cheminées qui vomissaient des tourbillons de fumée ; M. Vulfran étendit la main :

—Voilà mon ouvrage, dit-il. Mais pour que cela dure et se développe, il te faut un mari digne de toi, qui travaille pour nous et pour tous. Nous ne lui demanderons pas autre chose. Et j'ai idée que nous pourrions rencontrer l'homme de bon cœur qu'il nous faut. Alors nous vivrons heureux, en famille.

FIN

LES MANGEURS DE FEU

LES CAVALIERS NOIRS DE L'OURAL—Troisième partie

Les Invisibles et le passeur de l'Oural

—Rien à faire de ce côté, répondit Ivanowitch d'un air sombre, la terre desséchée s'effrite sous leurs griffes, et si nous ne parvenons à les distraire de cette occupation, pas un de nous ne reverra la lumière du jour ; nous avons assez de munitions, tâchons de les amuser jusqu'au lever du soleil.

Le conseil était bon, et fut immédiatement mis à profit.

La première décharge, chacun pouvant posément choisir sa victime, jeta quatre corps sur le sol, et, suivant leur habitude, les voisins se précipitèrent sur leurs compagnons blessés ; il y eut également une terrible mêlée sur les cadavres, les assiégés tirèrent de nouveau dans la foule compacte de leurs ennemis, et, sans ordre, ne firent plus que recharger et tirer, pendant près d'un quart d'heure ; aucun coup n'était perdu, et ce fut bientôt un affreux amoncellement de morts et de mourants, de cadavres déchirés, pantalants et de combattants, s'égorgeant sur leurs dépouilles.

Une centaine d'assaillants étaient déjà tombés, mais qu'était cette faible quantité, en présence du nombre effrayant de carnassiers qui se pressaient autour des murailles ? La plaine en était noire, sur un espace de plusieurs centaines de mètres autour de l'izba.

Tout à coup, ceux qui étaient à l'arrière et n'avaient pas encore pu prendre part à la curée, firent une poussée vigoureuse, refoulant tout ce qui se trouvait devant eux et, montant les uns sur les autres comme une vague qui s'augmente de celles qui la précèdent, arrivèrent presque à la hauteur de la muraille ; Ivanowitch et ses compagnons avaient vu le danger, déjà leur couteau de chasse était emmanché au bout de leurs carabines, et ils les reçurent à la pointe de cette bionnette improvisée ; le flot animé s'écroula, mais les loups changeant de tactique, excités par le hennissement des chevaux, attaquèrent l'izba de tous les côtés à la fois ; ils se lançaient avec fureur contre les murs, s'y cramponnaient des griffes, creusant à chaque assaut des sillons plus ou moins profonds dans la terre délitée, et le rempart, sur les quatre faces, s'en allait en lambeaux.

—Nous sommes perdus, fit Ivanowitch pâle et désespéré, ce n'est plus qu'une question de temps.

—Si nous nous réfugions sur le toit de l'izba ? demanda Holloway.

—Ce sera notre dernière ressource, mais ils dévoreront nos chevaux, puis renouvelleront la même manœuvre contre les murailles de la cabane, beaucoup moins épaisses que celles-ci, et déjà à moitié écroulées... elles ne résisteront pas une heure.

—Qu'importe ! si nous pouvons atteindre le jour.

—Et comment sortirons-nous du steppe ? sans chevaux, nous n'aurons pas fait un verste que les loups nous sentiront. En admettant qu'ils se soient éloignés, ils reviendront en masse sur nous ; nous sommes tombés au milieu d'une véritable émigration des plateaux du Nord vers le Sud, et je parierais qu'ils n'ont pas mangé depuis plusieurs jours... Non, à moins d'un miracle, nous sommes perdus.

—Maître, fit un des Cosaques, il y aurait peut-être quelque chose à tenter.

—Parle.

—Nous pourrions lâcher les deux chevaux de rechange que nous possédons ; je connais les loups, ils se lanceront tous à leur poursuite.

—Ils n'auront pas fait cinq cents mètres qu'ils seront atteints et succomberont sous le nombre... puis, à quoi cela nous avancera-t-il ?

—Écoutez-moi, maître... pourvu qu'ils s'éloignent à cette distance, cela suffit. Mitcha et moi, nous monterons à cheval, et nous jouerons la vie, répondit le Cosaque, selon l'expression russe, pour aller chercher du secours à Voronoje.

—Mais vous n'arrivez jamais, la bande entière se lancera sur vos traces, et vous serez dévorés avant que nous ne vous ayons perdu de vue.

—Alskah Bog ! —à la grâce de Dieu ! —nous jouons la vie, répondit sentencieusement le Cosaque.

Le Bog est le Dieu russe que chaque habitant invoque spécialement comme protecteur de la sainte Russie, dans toutes les circonstances graves, dangereuses ou solennelles.

Le Bog est le Dieu de la Russie, comme le tzar est le pape de la religion orthodoxe grecque.

— Mais comment faire sortir les deux chevaux, sans que les loups ne se précipitent en même temps dans l'intérieur de l'izba ? poursuivit Ivanowitch.

—Il est très facile de leur faire gravir le terre plein, répondit le Cosaque ; une fois en haut côté, nous boucherons l'œil à l'un d'eux avec la main, Mitcha et moi ; il suffira alors d'un coup de cravache pour qu'il s'élançe en avant.

—Ne crains-tu pas qu'ils ne se brisent les jambes en tombant ?

—Nullement ; en liberté, ils font bien d'autres sauts.

—Tu es bien décidé ?

—Entièrement, maître.

—C'est bien, essayons, c'est une dernière chance.

Les préparatifs ne furent pas longs à faire.

Les chevaux des deux Cosaques furent conduits près du portail ; il restait un peu d'avoine dans les petits sacs que les voyageurs portaient en croupe, on le leur fit manger, après l'avoir auparavant arrosé avec le contenu d'une gourde de schnick, mélange qui leur donne du fond et une vitesse extraordinaire ; puis, les malheureux animaux que l'on devait sacrifier furent amenés sur le terre-plein. L'événement justifia les prévisions : les yeux bandés, et sous l'impulsion d'un vigoureux coup de cravache, ils se lancèrent en avant et tombèrent au milieu des loups ; avant que ces derniers fussent revenus de leur surprise, les courageuses bêtes, en quelques bonds, avaient franchi le cercle d'investissement et filaient avec une vitesse extraordinaire dans la plaine, entraînant à leur suite la bande de loups tout entière.

On avait eu soin de les faire sauter du côté opposé à celui qu'il fallait prendre pour gagner le mir de Voronoje : la route était donc libre pour les deux Cosaques. Déjà ils étaient en selle, le portail fut ouvert rapidement pour leur livrer passage et fermé de même, et Ivanowitch et son compagnon se hâtèrent de regagner le terre-plein, pour suivre, avec une émotion facile à comprendre, les péripéties de leur fuite dramatique.

Le chef des Invisibles, en voyant la réussite de la première partie du projet, avait eu un instant la pensée de proposer à Holloway de fuir avec les deux Cosaques, mais il l'avait repoussée, tellement les chances de s'échapper étaient faibles.

Il ne put que s'en applaudir en arrivant sur le terre-plein ; les fugitifs avaient été aperçus presque immédiatement par les loups, car une troupe de cinq à six cents, pour le moins, se détacha du gros de la bande et se jeta à fond de train sur la piste de cette nouvelle proie. Mais les chevaux des Cosaques faisaient merveille ; ils avaient de l'avance, et quand ils disparurent à l'horizon, les loups n'avaient pas sensiblement gagné sur eux.

—Ils sont sauvés ! fit Holloway tout joyeux.

—Sauvés !... répliqua Ivanowitch d'un air de doute, il leur faut près de deux heures de ce train-là pour être à Voronoje.

CHAPITRE IV

La délivrance. — Les exploits des Tabountchiks

Restés seuls, les deux assiégés avaient reporté leurs regards du côté des chevaux abandonnés à la fureur des loups ; les nobles bêtes se défendaient avec un courage héroïque et une habileté rare.

—On dirait qu'ils cherchent maintenant à se rapprocher de l'izba, fit Holloway.

—Cela est naturel, répondit Ivanowitch ; ils savent parfaitement que leurs compagnons sont ici.

—Pauvres bêtes, elles vont peut-être venir jusqu'au portail... implorer notre appui, et dire que nous ne pourrions leur ouvrir, et que nous serons forcés de les laisser dévorer sous nos yeux ! Et une larme perla dans les yeux de l'Américain.

Singulière sensibilité ! ces misérables, qui se faisaient un jeu de la vie de leurs semblables, ne pouvaient s'empêcher d'être émus à la pensée de la triste fin qui attendait probablement les braves coursiers.

—Ils nous sauvent peut-être... sans s'en douter, murmura Ivanowitch pensif... Da train qu'allaient Mitcha et son compagnon, ils ne doivent pas être loin de Voronoje, si les loups ne les ont pas égorgés... Et je connais Tcherni-Chug, le passeur ; il ne sera pas long à accourir à notre secours.

Les étalons cherchaient, en effet, à se rapprocher de l'izba ; mais dès qu'ils abandonnaient leur course circulaire, avec brusque conversion en arrière, pour se diriger en droite ligne sur le refuge, ils perdaient en quelques instants tous leurs avantages, et ils étaient contraints de revenir à la manœuvre qui leur réussissait si bien ; et cette lutte ne semblait point les épuiser, ils avaient à leur service des jarrets d'acier ; les loups, au contraire, haletants, rompus par ces arrêts continuels, ces feintes et ces changements de direction, donnaient des signes évidents de fatigue, et chaque minute qui s'écoulait augmentait les chances des assiégés.

Cependant, avec une persistance et une ténacité sans égales, les deux chevaux avaient continué à prendre l'izba pour le centre de leurs mouvements, et insensiblement ils s'en étaient rapprochés, sans que leurs ennemis se trouvassent cette fois entre le refuge et eux ; profitant de l'instant fugitif pendant lequel cette situation favorable allait durer, ils firent un dernier circuit qui, en égarant encore leurs adversaires, les plaça, eux, en pleine face de l'izba, et, s'élançant alors avec une vitesse désespérée, ils coururent droit sur l'abri qu'on les avait contraints de quitter ; arrivés près des murailles, ils s'enlevèrent d'un bond gigantesque et tombèrent sur le terre-plein, à quelques pas des assiégés et de leurs camarades, et ces derniers les reçurent en hennissant.

Ivanowitch et Holloway, littéralement transportés par cet acte d'une

puissante valeur, ne purent s'empêcher d'applaudir, bien que le retour des étalons dans l'izba vint singulièrement empirer leur situation.

Un instant déconcertés, les loups se remirent à donner l'assaut avec une fureur qu'augmentait leur déception, et la muraille affreusement dégradée par les précédentes attaques, n'en avait pas pour une demi-heure avant de crouler par quelque côté.

Et rien ne paraissait encore du côté de Voronoje, bien qu'à l'œil nu on pût distinguer sur le steppe stérile et désolé, dont rien ne venait rompre la monotonie, jusqu'à dix à douze verstes de distance : le verste russe comprend mille soixante-quatre mètres, c'est-à-dire un peu plus que notre kilomètre.

Les loups devenant de plus en plus acharnés, Ivanovitch et son compagnon recommencèrent à les repousser à coups de carabine.

—Tirons sans relâche ! fit le colonel à son compagnon : si l'on vient à notre secours, les coups de feu se succédant si rapidement indiqueront que nous sommes aux prises avec les assaillants, et qu'il faut se hâter.

A ce moment, sur un des côtés que les deux hommes ne défendaient pas alors, une échancrure assez forte se produisit dans la muraille, et un loup, plus vigoureux que les autres, sans doute, d'un bond furieux arriva par cette ouverture sur le terre-plein et roula dans l'intérieur de l'izba. Holloway qui l'avait aperçu le couchait en joue, lorsqu'un des étalons, faisant rapidement volte-face, d'une ruade assurée lui brisa les reins.

Exaltés par les hurlements de douleur qu'il poussait, les loups se ruèrent en masse pour pénétrer dans l'intérieur du refuge par la brèche qui venait d'être faite ; gênés par leur nombre même, et ne pouvant prendre un élan suffisant, ils n'arrivaient qu'à grand-peine à la hauteur de l'ouverture, et avant qu'ils eussent pu s'y cramponner, ils étaient rejetés en arrière par la baïonnette des assiégés ; mais chaque assaut infructueux agrandissait le passage, et Ivanovitch pouvait maintenant compter pour ainsi dire les minutes qui leur restaient à vivre. Tout un pan de muraille s'ébranlait et allait bientôt s'écrouler ; ils n'avaient plus même la ressource de se réfugier sur le toit de l'izba... qu'ils abandonnèrent la brèche pendant dix secondes seulement, et cinquante, cent loups la franchirent à l'instant, et ils se mirent en pièces avant d'avoir pu atteindre le milieu de la cour, où se trouvait la construction. Les malheureux, debout sur le mur qui s'écroulait lentement sous eux, ne faisaient plus que lever et abaisser leurs carabines, assommant de la crosse, éventrant de la baïonnette les assaillants qui se succédaient sans relâche ; ils n'osaient même plus jeter un fugitif regard sur la plaine pour voir s'il leur restait quelque espoir de secours, car, à la moindre imprudence, ils étaient débordés et perdus sans retour.

C'est un spectacle étrange, saisissant, que celui de ces deux hommes, qui ne combattaient plus que pour vendre chèrement leur vie, et qui combaient peu à peu eux mêmes le vide qui existait entre eux et les assaillants, par les cadavres qui s'amoncelaient sous leurs coups : le sang coulait en abondance autour d'eux, les cris des blessés se mêlaient aux hurlements féroces de ceux qui attaquaient sans relâche et aux imprécations du Russe et de l'Américain, que l'exaltation d'un combat sans trêve ni merci avait fini par gagner.

Cependant les forces humaines ont une limite : Ivanovitch se sentait faiblir, il chancelait, et déjà voyait approcher le moment où il allait tomber au milieu de ces démons déchaînés.

—Holloway, dit-il à son compagnon, avant cinq minutes ce sera fini de moi ; jurez-moi que, quand ma carabine s'échappera de mes mains, vous me ferez sauter la cervelle, je ne veux pas être dévoré vivant par ces...

Il n'acheva pas, une violente fusillade venait de se faire entendre dans le lointain.

—Sauvés ! nous sommes sauvés ! s'écria Holloway ; et il poussa trois vigoureux : Hop ! hop ! hop ! hurrah ! ce qui pour un Yankee, est le dernier terme de l'enthousiasme.

En même temps il n'avait pu s'empêcher de jeter un rapide regard sur la vaste plaine, mais il n'avait aperçu qu'un tourbillon d'hommes et de chevaux, qu'il ne s'était pas arrêté à détailler, car ceux qui accouraient brûlant le steppe sous les pas de leurs étalons sauvages, étaient encore au moins à quatre ou cinq verstes de l'izba de Perm, et les loups avaient encore plus de temps qu'il ne leur en fallait pour égorger les malheureux assiégés avant l'arrivée du secours.

Si fugitif qu'eût été le moment d'inattention d'Holloway, les loups l'avaient mis à profit... une seconde de plus, et tout était terminé ; un de ces carnassiers avait sauté à la gorge d'Ivanovitch, dont l'émotion, en entrevoyant la délivrance, avait paralysé les forces, et tous deux avaient roulé sur le terre-plein, tandis que trois autres, qui étaient parvenus à franchir la brèche, allaient sauter sur l'Américain. Avec la vitesse de la pensée, ce dernier fit un saut de côté : les loups, ne pouvant s'arrêter dans leur élan, roulèrent en bas du terre-plein et, au même instant, un coup du terrible couteau-baïonnette, vigoureusement envoyé, éventrait l'agresseur d'Ivanovitch.

Le Russe qui, du bras ramené à temps, s'était préservé la gorge, se releva d'un bond, sans la plus petite égratignure, et vint se placer près d'Holloway qui, sans s'inquiéter des trois carnassiers qui avaient pénétré dans la cour de l'izba, à l'aide d'un moulinet désespéré, tenait en respect ceux qui essayaient de suivre le même chemin...

En voyant trois de leurs ennemis héréditaires rouler dans la cour auprès d'eux, les quatre étalons marchèrent sur eux d'un commun accord et les entourèrent d'une série de ruades, si bien distribuées, qu'en moins de rien ils les mirent hors de combat.

C'est alors que des sons de trompe, faibles encore, mais parfaitement distincts, parvinrent jusqu'aux assiégés et ravivèrent leur courage ; c'étaient les tabountchiks de Tcherni-Chug qui annonçaient leur arrivée avec l'instrument qui leur servait à réunir leurs troupeaux, et, à l'instant même, Ivanovitch et son compagnon crurent remarquer une certaine hésitation dans le mouvement de leur adversaires... et, peu à peu, à mesure que les accents

sonores et prolongés de la trompe devenaient plus distincts, les signes d'inquiétude devenaient plus visibles et plus accentués... Phénomène étrange, extraordinaire, chaque loup, en reconnaissant le signal de son terrible ennemi, le gardien des troupeaux du steppe, commençait à sentir la terreur l'envahir : et cette terreur, précisément parce qu'elle était individuelle, allait paralyser les forces de la bande tout entière qui, sans cela, eût été cent fois de force à faire payer cher sa témérité à la poignée d'hommes qui s'avancèrent. Mais les gens de Tcherni-Chug connaissaient cet inévitable effet de leur instrument sur le pirate du steppe : sans cela, ils ne se fussent pas hasardés en aussi petit nombre contre une pareille foule d'adversaires.

Il s'ensuit que, bien que réunis en bande nombreuse, il suffit de quelques tabountchiks pour les mettre en pleine déroute, chaque loup obéissant à sa peur instinctive et son intelligence ne s'élevant pas jusqu'à pouvoir calculer la différence de force que lui donne le nombre.

Aussi les cinquante hommes du mir de Voronoje, sonnante de la trompe et la lance en arrêt, tombèrent-ils comme un ouragan sur une troupe déjà complètement démoralisée et qui avait pris la fuite bien avant qu'ils ne l'eussent atteinte... Il était temps cependant ; cinq minutes plus tard, et ils ne pouvaient que venger ceux qu'ils venaient secourir.

Holloway, qui n'avait rien perdu de sa force et de son énergie, s'était hâté d'ouvrir le portail de l'izba et, sautant sur son cheval, se joignit, ivre de vengeance, aux tabountchiks qui poussaient une charge à fond de train



Les malheureux ne faisaient plus que lever et abaisser leurs carabines—P. 152, col. 1

contre les carnassiers, pour ne pas perdre l'occasion de leur donner une leçon signalée ; chaque coup de lance, admirablement dirigé, en mettait un hors de combat. La poursuite dura plus de deux heures, et quand les tabountchiks se décidèrent à regagner l'izba de Perm, la troupe de loups était presque entièrement détruite, chaque homme en avait tué une quarantaine pour sa part.

Laissant ses hommes accomplir leur besogne, Tcherni-Chug avait mis pied à terre et était venu offrir ses hommages au chef des Invisibles, qu'il connaissait depuis longtemps :

—Merci, mon brave Katza, lui avait dit Ivanovitch en l'apercevant : je n'oublierai jamais que tu m'as sauvé la vie aujourd'hui.

—Je suis heureux, Excellence, répliqua le passeur, d'avoir pu contribuer, pour ma faible part, à vous rendre ce service ; mais je n'ai que le mérite d'être arrivé à temps : le principal honneur en revient à vos braves Cosaques qui, comme ils le devaient du reste, ont si courageusement joué leur vie pour leur maître.

À suivre

NOUVEAU FEUILLETON

Le 5 mai prochain, "Le Monde Illustré" commencera la publication d'un grand roman des plus émouvants, que nos lecteurs liront avec beaucoup d'intérêt.

CHOSSES ET AUTRES

—A la bataille de Gravelotte, 320,000 hommes ont combattu ; de ce nombre, 48,000 ont été tués ou blessés.

—On pourrait faire entrer tout le genre humain dans l'état américain de la Montana, au taux de 15 personnes à l'acre.

GOUDRON LIQUEUR HYGIÉNIQUE, ANTI-ÉPIDÉMIQUE, PRÉSERVATIVE ET CURATIVE DES MALADIES de la poitrine, de l'estomac et de la vessie. Exiger l'adresse 19, r. Jacob, Paris.

GUYOT —Les Etats-Unis ont produit, l'an dernier, 45 millions de livres de sucre de betterave, et en Louisiane, 600 millions de livres de sucre de canne.

PILULES APPROUVÉES PAR L'ACAD. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE l'Anémie, la Chlorose, ou pâles couleurs, l'Épuisement des forces. LES PILULES DE VALLET VRAIES SONT BLANCHES ET SUR CHACUNE EST ÉCRIT LE NOM VALLET. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES

VALLET

—A Austerlitz, 170,000 hommes ont pris part au combat et 23,000 hommes ont été tués ou blessés.

QUINUM LABARRAQUE VIN FÉBRIFUGE, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVÉ PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre. EN BOUT. ET 1/2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

—Au Groënland, quand un enfant vient à mourir, on enterre avec lui un chien vivant qui doit, d'après les idées superstitieuses du pays, lui servir de guide dans l'autre monde.

Gus Hill et sa troupe de Variétés sont au Théâtre Royal, cette semaine. Gus Hill est un des meilleurs comiques de toutes les troupes qui sont venues jusqu'ici à Montréal. Il s'est entouré d'acteurs renommés et nous amène un "Monde de Nouveauté."

Remarquons que Gus Hill prendra part à la représentation. Fort bien connu à Montréal, il ne manquera pas de renouveler ses succès.

LE NEW-YORK ILLUSTRATED NEWS, publication de seize pages, paraissant tous les jeudis, sera envoyé par la poste pendant treize semaines sur la réception d'un dollar. Ce journal n'a de relation avec aucune autre publication et les marchands et les souscripteurs sont mis en garde contre les imitations. Escompte libérale aux maîtres de poste, agents et clubs. Specimens envoyés gratis par la poste.

S'adresser à ARTHUR T. LUMLEY, 3, Park Place, N.-Y.

OPERA FRANÇAIS

Spectacles de la Semaine commençant le 16 avril

Mercredi — "Le Cœur et la Main," opéra comique en 3 actes.

Jeudi, Vendredi et Samedi soir. — "La Grande Duchesse" opéra bouffe en 3 actes.

Jeudi. — Soirée de gala, à lieu de M. Dorel, chef d'orchestre.

Samedi, matinée. — "Mam'zell Nitouche," opérette en 4 actes.

Prix des places : Orchestre \$1 ; Stalles 75c ; Par terre réservé 60c ; Galerie, 1ère rangée, 75c, 2ème et 3ème rangées, 50c. Admission 50c. Amphithéâtre 25c.

Billets en vente au théâtre même et au magasin de musique de M. Hardy, 1637, rue Notre-Dame.

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL
1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc. ; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY. L. Z. GAUTHIER

Téléphone no 2113.

J. SMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

UNE BOITE
LE GRAND
TAKE
THE BEST
SHILOH'S
CURE.
Remède contre la toux.
50c. 40c. 25c.
Quartier la Conception, la Toux, le
Cœur, le Mal de gorge, l'États-Unis.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

Printemps 1894

MANTEAUX

Notre département comprend les plus hautes nouveautés produites sur les marchés de Paris, Londres et Berlin. Une inspection minutieuse dans ce département est sollicitée.

BRODERIES

Notre stock de broderies pour lère communion est immense. Les dernières nouveautés viennent d'être reçues, et les dames qui désirent des broderies feraient bien de visiter ce département.

DEUX CENTS VOILES

Au-delà de 200 magnifiques voiles de lère Communion viennent d'être reçus et sont maintenant offerts en vente aux prix de vente du déménagement.

24 HEURES D'AVIS

De plus, nous nous engageons à exécuter sur vingt-quatre heures d'avis n'importe quel dessin possible, exactement au goût de l'acheteur, et fait au même prix, sans charge extra.

John Murphy & Cie

1781 et 1783, rue Notre-Dame,
coin de la rue St-Pierre

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 2193



C. COQUELIN AINÉ

Et dire que ce vin exquis est un remède ! Et remède délicieux, puisqu'il est aussi doux au goût que bienfaisant partout où il passe.

Merci, cher M. Mariani, croyez-moi votre reconnaissant.

C. COQUELIN.

Le plus efficace et
le plus agréable des toniques
et
des stimulants,
ne constipant jamais.



MGR LE CARDINAL LAVIGERIE

A. M. Mariani,

Venue d'Amérique, votre Coca donne à mes Pères Blancs, fils d'Europe, la force de civiliser l'Asie et l'Afrique.

† CH., CARDINAL LAVIGERIE.

VIN MARIANI

A LA COCA DU PEROU

Préparé avec des feuilles fraîches de Coca de provenance directe et de premier choix, le VIN MARIANI est prescrit avec succès depuis vingt ans dans toutes les maladies des voies respiratoires et digestives. Son action analgésique sur les muqueuses et ses propriétés stimulantes et toniques en font le médicament par excellence pour combattre l'ANÉMIE, la CHLOROSE, la DYSPEPSIE, la GASTRALGIE, les LARYNGITES, les GRANULATIONS DE LA GORGE, etc., etc.

D'un goût très agréable, il convient parfaitement aux convalescents et aux personnes les plus délicates

Vendu chez les Pharmaciens, Epiciers
et Marchands de Vins

TELEPHONE 1394

Pour circulaires descriptives, etc., adressez :

LAWRENCE A. WILSON & CIE

Seuls agents au Canada pour Mariani & Cie, de Paris, et le Champagne Cold Lack Sec

28 ET 30, RUE DE L'HOPITAL - - MONTREAL

A LA

VILLE DE MONTREAL

\$150,000

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

Immenses Réductions

DANS TOUS LES

DEPARTEMENTS !!

\$10,000 de jouets vendus presque pour rien !!

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique.

Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal.

Cie GENERALE

— DES —

BAZARS

COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATEUR

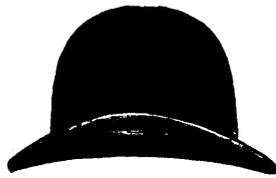
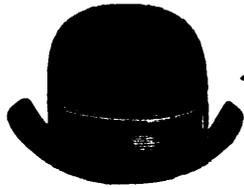
— DE —

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT



UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“WESTERN”

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1892..... 2,557,061
Fonds de réserve..... 1,095,000

J. H. ROUTH & F. L. S., gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques
ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français. PIERRE DUPONT, Insp. des Agencs

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT** de **FOIE** de **MORUE**

PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE** de **FOIE** de **MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE** de **FOIE** de **MORUE**, est souverain

CONTRE :

la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES** de **POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

Usage admis dans

la meilleure Société

Pour les dîners, Réceptions de l'après-midi et les "Five o'Clocks," le complément indispensable à tout repas bien ordonné, est le

CHOCOLAT-MENIER

Le seul contenant la VANILLE à un haut degré, est fabriqué par MENIER Agréable pour les pa's les plus délicats.

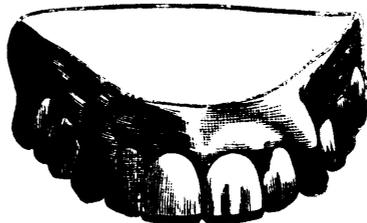
Peut être pris immédiatement avant de quitter la table.

Demandez à l'Epicier — LE — **CHOCOLAT MENIER**

Vente annuelle dépassant 33 millions de livres.

S'il ne l'a pas en vente, envoyer le nom et votre adresse à Menier, Succursale canadienne, 12 et 14, rue Saint-Jean, Montréal.

Neuveau procédé américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment. Imitant parfaitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger. Neuveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes de GEO. TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recouru aux EMBLATRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrice, Poitrine, Côtés, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez **GEO. TUCKER** LE GUÉRISSEUR SAUVAGE 1875, STE-CATHERINE, Montréal.—Prix 25c

RENE RAVAUX

ARTISTE-PEINTRE

4, Rue St-Laurent

Résidence privée :

156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin, etc.—Spécialité : Adresses enluminées.

PACIFIQUE CANADIEN

Des Trains Speciaux

POUR

COLONS

CIRCULERONT

Chaque Mardi

DURANT LE

Mois d'avril

PARTANT DE

Carleton Junction à 9 00 a. m., pour le Nord Ouest Canadien, si un trafic suffisant est offert

Le but de ces trains spéciaux est d'offrir aux colons une occasion de voyager avec leur roulant et d'avoir de bonnes accommodations et un service rapide.

Chaque train spécial aura un char doré pour colons, les lits seront gratis

Procurez vous une copie de renseignements gratis au sujet de fermes et char-dortoirs, et tous les renseignements de l'agent le plus rapproché. Pour billets, ils réservés, etc, écrivez ou présentez-vous au

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS 129 RUE ST-JACQUES COIN DE LA RUE ST-FRANÇOIS-XAVIER